

le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro double présente les bonnes feuilles de treize livres à paraître en 2017 dans treize maisons de Suisse romande. Il a été réalisé par Vincent Yersin & Daniel Vuataz, avec des dessins originaux de Jan Abellan, et coûte :

10 CHF ou 10 euros



bonnes feuilles*

* Dans le domaine de l'édition,
les **bonnes feuilles**
désignent l'extrait d'un livre
récemment publié ou sur le point
de l'être, que le service de presse
de la maison d'édition fournit à
un ou plusieurs titres de presse
écrite pour le reproduire, à des
fins promotionnelles.

Pascal Rebetez	p. 4	éditions d'autre part
Christophe Rey	p. 6	Editions Héros-Limite
Alexandre Friederich	p. 8	art&fiction
Bruno Pellegrino	p. 10	Paulette éditrice
Cédric Segapelli	p. 12	éditions des sauvages
Denise Muth	p. 14	Torticolis et Frères
Emily Kendal Frey & Nicolas Bertholet	p. 16	le renard par la queue éditions
Fred Bocquet	p. 18	Cousu mouche
Tomaso Solari	p. 20	Encre Fraîche
Isabelle Langerome	p. 22	Editions Pierre Philippe
Henrique Bon	p. 24	Faim de siècle
Anne-Lise Rod	p. 26	Hélice Hélas
Rolf Doppenberg	p. 28	Le Miel de l'Ours

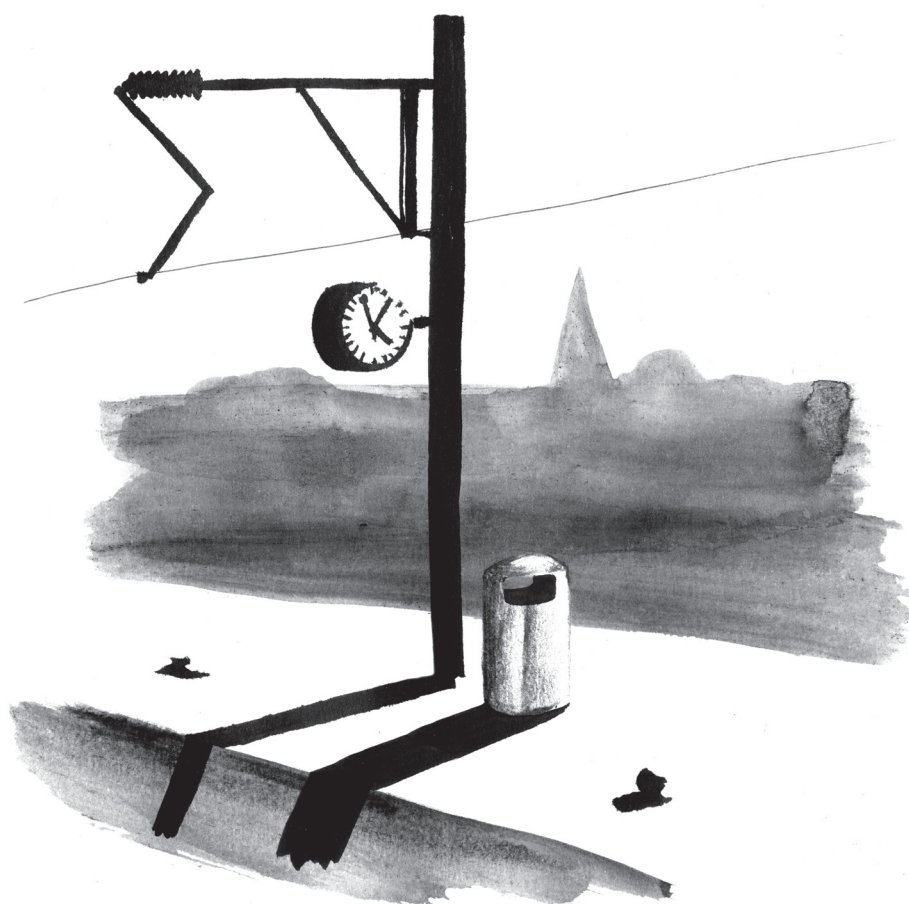
le
joli
printemps
des maisons
d'édition romandes,



ça décoiffe
et c'est
dans
le
persil

Pascal Rebetez

Poids lourd



éditions d'autre part

« On fête nos vingt ans d'édition cette année! Alors, voilà, ce texte me plaît bien parce qu'il va là où j'aime aller : en balade dans l'inconnu et aussi dans l'en-dedans. Prenant prétexte d'un voyage en Australie et de la découverte d'un poids excessif, le narrateur questionne ses chairs vieillissantes, mais aussi ce qui – dans le décor – a changé et disparu. J'ai adoré bosser avec Maxime Maillard qui a tenu le rôle de l'éditeur avec une fermeté quasi tyrannique pour tenter de chasser mes tics et mes plaisanteries à deux balles. En ce sens, me soumettre à son autorité amicale m'a permis de retrouver toutes les angoisses et les interrogations de ceux à qui, d'habitude, nous faisons subir, avec Jasmine Liardet, le même sort. On apprend tous les jours pour aller vers le mieux.

Pascal Rebetez
www.dautrepart.ch

Ce dimanche, je prends le train pour La Claire-Fontaine, l'EMS où ma mère finit sa vie. Bien sûr, nous aurions dû l'avoir avec nous, l'un ou l'autre de ses rejetons, dans le chaud d'un foyer, là où les vieux finissaient autrefois, entourés de leurs enfants, petits et arrière compris, écosant les haricots, tricotant...

Vingt-quatre heures d'avion et deux heures et demie de train plus tard, les pâtisseries *made in Australia* sont entre de bonnes mains. Les mains de ma mère... les taches y ont gagné leur dernier territoire vierge, partageant le vélin transparent de la peau avec le noir des veines qui saillent et le cagneux des os pointant leur arthrose. Les mains de ma mère sont identiques à celles de sa grand-mère, la mère de Paul, dont je ne sais plus le prénom mais que j'ai vue à quatre ou cinq ans sur son lit de mort. Ses mains m'avaient tellement impressionné que j'en avais fait des cauchemars. Et maintenant, c'est la main gauche de ma mère, la très vieille fille de Paul, que je tiens entre les miennes avec délicatesse pendant qu'elle croque dans un florentin en laissant des miettes partout sur son nouveau pull fuchsia. Oui, maman, ton fils lointain va bien et t'embrasse et ta belle-fille aussi; ils se réjouissent du printemps prochain pour venir fêter tes 90 ans.

– Oh mais, on ne fera pas de folie! C'est bon ça... qui les a faits, tu m'as dit?

Démence sénile. C'est l'aide-infirmière qui m'a lâché ça, comme si elle parlait d'un rhume.

Les seniors autrefois avaient des cannes et des avant-bras familiers pour les aider à se déplacer.

Aujourd'hui, ils ont cette invention à guidon sur roue, le déambulateur *Rollator* qu'on appelle aussi tintebin (de l'expression «tiens-toi bien!») avec lequel, je l'ai lu dans la feuille gratuite, un colérique Espagnol a tué son voisin de chambre comme sur des roulettes: 95 ans ou pas, l'assassin à la canne roulante a été conduit en prison! Dans le home de ma mère si raisonnable, on y a même organisé des joutes sportives avec une course à roulettes, mais elle n'y a pas participé:

– Oh mais, je ne veux pas faire toutes ces folies!

On arrive à la cafétéria pour manger le rôti de veau du dimanche. Je salue Madame Meyer qui ne dit plus un mot sinon à son mari quand il vient; bonjour à Madame Frund qui geint et que sa fille nourrit à la cuillère. La femme qui pleurait toujours n'est plus là, «elle est partie mardi, me dit ma mère, elle était complètement folle!» Et Monique, la petite Monique, frêle comme un pinson, la femme à Roger avec qui mes parents ont passé quarante années de samedis soirs à jouer au jass, avec qui ils firent même une croisière en Méditerranée. Où est-elle, je demande à ma mère qui la snobe depuis quelque temps parce qu'«on ne comprend plus ce qu'elle dit»:

– Elle est morte il y a quinze jours, c'était une bizarre, elle n'a pas voulu de cérémonie; elle a donné son corps à la science, tu veux finir ma viande?

Monique ne chantera plus. Des deux couples passionnés de chibre, il ne reste plus qu'une joueuse. *Stöck, annonces, levée...* des cartes et des corps.

J'enregistre quelques pixels de celle qui reste, en poids, la moitié de ce qu'elle fut autrefois, imposante et rigide, aujourd'hui plus qu'un brin de vie qui s'accroche à la gabardine du temps; ma mère, ma nourricière: qui trop nourrit mal étreint. Et nonobstant, j'ai fini son rôti de veau! Mais elle sait qu'elle a encore, dans sa chambre où je la ramène, une quantité de florentins. De quoi passer une belle fin de journée, d'autant qu'il y a Wawrinka qui joue.

– L'autre, là, le Federer, je ne l'aime plus. C'est un bluffeur. Il gagne trop facilement. Salue bien les petits. Ils vont tous bien?

Je réponds que oui, ils vont tous bien, du moins pour ce que j'en sais. De certains, je n'ai aucune nouvelle depuis si longtemps... Au revoir maman, je reviendrai dans deux semaines, prends soin de toi, n'oublie pas de boire. Moi, je n'oublie jamais.

J'ai de l'avance sur le train du retour. Je prends aussi quelques clichés de la gare où j'ai passé les premières années de ma vie. C'est désormais un simple arrêt, automatisé, un abri en verre, froid et sans vie: plus de kiosque, plus de Madame Choffat distribuant les bonbons à un sou, les glaces à dix, les Parisiennes carrées, la pile de *Suisse* et de *Semaine sportive*. En face, je cadre la maison qui abrita le reste de mon enfance et puis l'église, elle aussi froide et sans vie, avec le cimetière au premier

plan où gisent les restes du papa qui aima ma mère, qui l'aimait aussi et lui parle encore et le rejoindra bientôt.

*

L'enfance ici fut sans lard excessif; sobre et hygiénique. Les gros, ça ne courait pas les rues, pas plus que les simplets (le fou des Grands-Champs) ou les trisomiques (le Mémé). Les gros, c'étaient les riches, les deux médecins, les industriels, les Ceppi et les Piquerez, ceux qui *en avaient*, au point de le signifier par des villas somptueuses au portail doré à la feuille, ou par des voitures américaines comme on en voyait au cinéma Rex, avant qu'il ferme pour se convertir en magasin de meubles, puis en brocante. Fort de son arrogance de nouveau riche – la mécanique de précision destinée à l'armement avait enrichi les patrons lors de la dernière guerre – le paternaliste Ceppi venait le dimanche à l'apéro au Cheval-Blanc. Il se faisait une gloire d'allumer son cigare avec un billet de cinquante francs, salaire quotidien de ses convives ouvriers. Mon père, qui était humble et soupe au lait, n'est plus jamais retourné au bistrot le dimanche.

Quant au Piquerez, sa tombe est «à l'américaine», vaste et haute. C'est le seul résident du cimetière dont le nom est suivi de la profession: INDUSTRIEL. Tous les autres sont égaux dans la mort. Voilà pour les gros de l'enfance.

Au singulier, «Le Gros» désignait l'ainé et comme tel, il était affublé de ce qualificatif; le Gros Louis, par exemple, était grand mais pas gros. «Y'a notre gros qu'a r'fait» signifiait que l'ainé avait bousillé sa Simca 1000 ou cassé la gueule à un rital sous la tente de la fête du village. La proximité du cimetière, dont le Peye creusait les tombes, ne laissait planer aucun doute sur le sens de la destinée humaine: jeunes ou vieux, riches ou pauvres, célèbres ou inconnus, malades ou fringants, obèses ou sportifs, tous allaient finir ici, mangés par les vers ou partis en fumée. Le Peye ramenait de son trou des os, des crânes, des dents en or; on en riait et on en jouait. Enfant de chœur, j'ai enterré des dizaines de mes concitoyens, recueillant les fleurs, les pleurs et parfois les quarante sous du tringuelte que les familles dans la peine laissaient aux officiants: la mort en ce temps-là était un commerce rentable. La mort allait de soi, c'était celle des autres.

Alors qu'ici, sous ma ceinture et mon velours noir, la masse qui prolifère me laisse déjà envisager la fin; le trop-plein est signe de débordement et tant va la cruche au pinot noir qu'à la fin elle se casse. C'est aussi à cause de la mauvaise circulation, même si on a la musique dans le sang et qu'on invente le blues du dimanche soir, ça finit par créer des encombrements, des bouchons, des accidents, que sais-je encore?

Il vient ce train? Mon papa, quand il était chef de gare, ici même, a dû à deux reprises «ramasser les restes» d'un accident de personne comme on appelle désormais les suicides dans la langue ferroviaire fédérale. Plus tard, une copine à ma sœur s'est jetée sur les voies pour en finir. Elle ne supportait plus d'entendre les moqueries sur sa graisse, ou c'était autre chose, sans doute un tas de malheurs combinés, pendant qu'on jouait au train électrique avec les copains, juste en face, à deux pas du drame, en imaginant d'improbables catastrophes.

D'ailleurs, les femmes du temps de ma maigre enfance n'étaient jamais grosses, juste enveloppées, disait-on, comme d'un cadeau à apprécier. Elles avaient *l'air* grosses. La Zoé, une vieille issue du XIX^e rural (un haut Moyen Age), était ronde comme un tonneau de Mostaganem mais – foi de sa belle-fille qui accomplit la toilette funéraire sous ses couches de jupons et de tabliers divers – la Zoé était sèche comme un courrier fiscal! Elle avait eu une kyrielle de gosses dont le dernier, l'Hubert, vécut avec elle, puis – après la toilette mortuaire et l'ensevelissement – sans elle, comblant son chagrin et sa solitude à grand renfort de vin rouge algérien et de parties de cartes dans une cabane qu'il s'était construite pas loin du Petit Rocher. Cette cabane fut incendiée bien plus tard par un neveu, mon copain Jean-Michel, en proie à des crises psychotiques; elle était devenue pour lui un lieu maudit, car les vieux garçons d'alors, pour assouvir leur libido, se contentaient parfois des jeunes pousses à leur portée... Diagnostiqué schizophrène et interné, Jean-Michel s'enfuit un matin de l'hôpital en training, sans argent ni carte bancaire. Il y a onze ans de cela. On n'a jamais retrouvé sa trace ni ses restes. L'Hubert, lui, est au cimetière dans le même carré que sa mère, juste à côté, là où reposent Madame Choffat et la plupart de ceux qui furent les vieux de mon enfance.

Christophe Rey

Indépendances



Editions Héros-Limite

« Le projet de livre *Indépendances* est inspiré des listes de *Notes de chevet* de Sei Shônagon, dame de compagnie à la cour Impériale de Heian, à Kyoto (X^e siècle). Christophe Rey reprend des titres de listes de Dame Sei, mais il en invente aussi un certain nombre. Les sujets tournent autour de la nature, du quotidien, de la nourriture, de l'art, d'éléments. Les formes des listes varient de simples annotations, à des essais poétiques où les lecteurs oublieront probablement qu'ils lisent une liste. Comme souvent dans ce genre, nous jouons avec l'auteur à rechercher ce qui ne s'y trouve pas, tout en nous amusant des étonnantes associations qu'il formule à la faveur d'un titre. J'ai découvert Christophe Rey par les lectures hilarantes qu'il a données sur le magnifique site de la compagnie des Basors « Playliste » (www.playliste.org/playliste/node/191). Des textes en prose aux pièces de théâtre, passant par la forme brève du haïku, le ton est toujours le même. Sans pour autant prendre de posture, l'auteur se joue de lui-même, avec finesse, drôlerie et gravité, distance et ironie.

Alain Berset
www.heros-limite.com

Mes parents m'ont appelé Christophe. En Suisse romande nous fûmes deux cent quatre-vingt-huit bébés prénommés Christophe en 1967, c'est le quatrième prénom le plus attribué à un nouveau-né de sexe masculin l'année de ma naissance, derrière Philippe (trois cent soixante-cinq), José (trois cent quarante-huit) et Pascal (deux cent quatre-vingt-quinze). Mes parents disent qu'avant moi il y eut dans la famille un caniche nommé Christophe, possession de ma grand-mère paternelle. Christophe fut un chien important, très chéri par ma grand-mère. Mes parents précisent qu'ils hésitèrent à m'appeler Christophe à cause du caniche déjà en place, mais ils passèrent outre ces réserves parce qu'ils aimaient beaucoup ce prénom. Pour ma part, au-delà du précédent canin, ce prénom si commun ne me convient pas, mes parents auraient pu prendre un peu plus de temps quand ils choisirent comment m'appeler, d'autant plus qu'à ma sœur ils donnèrent un prénom très original, celui de Joanne. Pour Joanne, l'inspiration leur est venue de la chanteuse folk Joan Baez, dont ils aimaient beaucoup les chansons et que nous avons écoutée en famille. Ma sœur n'a jamais dit qu'elle aimait les chansons de Dame Baez, mais moi, j'en ai chéri certaines.

En tendresse, ma mère m'appelait: mon Collet, mon Collinet; mon père disait: mon Lapin ou mon Poussinet.

Ma grand-mère m'a donné du Polet, à l'instar des appels à ses chiens, évidemment.

A mes nièces, j'ai dit qu'elles pouvaient m'appeler Tonton ou Oncle Christophe, mais elles ne suivent pas ces propositions.

Quand, adolescent, j'étais affligé d'une très forte acné juvénile, en classe on me surnommait Vulcanos.

Certains de mes amis ont tenté de m'appeler Cricri ou Chriss, mais ça n'a pas pris.

Mon ami Alex m'a appelé Christouffe, mon ami Olivier m'a appelé Face de raie, et Raie au beurre noir.

Mon amie Laurence, il y a bien longtemps, m'a appelé Crisp, mais je n'aimais pas tellement ça parce que j'entendais là le mot crispé, et je me disais que ce jugement subliminal n'était peut-être pas infondé.

Un temps, mon amie Corinne m'appelait chéri, et parfois me donnait du chouchou. Ça me réchauffait le cœur et me faisait tourner la tête. Malheureusement, les deux femmes avec qui j'ai eu une relation amoureuse quand j'ai réussi à revenir à l'amour, Cornélia et Rachel, ne m'ont jamais appelé ni chéri ni chouchou, ni jamais donné d'autres petits mots de tendresse. C'est qu'elles étaient affligées d'histoires d'amour ayant duré des années, et que pleines d'aigreurs et de souvenirs, elles ne pouvaient plus s'engager à dire des mots doux à un homme. Chéri est souvent daté, en effet, mais tout dépend du ton employé pour le dire, si c'est avec un soupçon de distance ironique, il est très agréable à entendre. De mon côté, secrètement je surnommais Cornélia: la perle, quand tout allait bien entre nous, et quand elle m'a quitté je l'ai appelée la patate, et j'avais de bonnes raisons de le faire – nos amis communs sentirent alors la justesse de l'attribution. Quant à Rachel, d'un tout autre acabit que la précédente, quand tout allait bien entre nous je la surnommais en secret: le piment, et quand tout allait mal je la surnommais le pitbull.

Hélène, avec qui j'ai eu une brève et intense relation amoureuse, a vite dit qu'il n'était pas question que nous nous donnions du chérie / chéri; par contre, elle m'a rapidement appelé Gros chat, elle le pro-

nonçait sur un ton enfantin boudeur dont elle usait souvent. Je l'ai surnommée Châtaigne, et vite je lui ai dit qu'il s'agissait probablement d'une contraction de chatte et de teigne, ce qu'elle était successivement. Et parce qu'elle avait escompté qu'au dix-neuvième siècle américain nous aurions été des Indiens, quelquefois je l'ai appelé ma Squaw – ce qui lui faisait plaisir.

Une amie, au cours d'une soirée, m'a appelé Giorgio, et nous nous sommes demandé si je pouvais m'affubler de ce prénom pour changer. Il fut question également de m'appeler Léonard, et une connaissance qui écoutait les propositions a dit que Léonard, ce serait pour mes capacités intellectuelles, et Giorgio pour mes capacités sexuelles. Pour la soirée, j'ai choisi de m'appeler Giorgio.

Un jour, un dealer poirotant non loin de chez moi, à mon passage m'a appelé Monsieur Alex et traité de pédé.

Comme de nombreux hommes aiment à l'entendre, certaines prostituées de mon quartier quand je passe devant elles m'appellent Chouchou ou Chéri, je ne le prends pas personnellement.

Au restaurant libanais, les Parfums de Beyrouth, où je vais une fois par semaine chercher un falafel, le patron et les serveurs m'appellent Chef, ou Patron, ou Mon ami; je l'entends dire à tout le monde, ce sont des appellations partagées, que je ne prends donc pas personnellement. Entre eux, ils se donnent du Habibi.

Mon ami Tarramo m'appelle Poto, suite à une séance cinématographique où ensemble nous avons vu le film de Jean-Pierre Gorin: *Poto et Cabengo*, sur les jumelles qui avaient inventé une langue pour elles deux. En retour, dans le duo chaotique que nous formons parfois, Tarramo et moi, je le surnomme Cabengo. Mais le plus souvent, je lui envoie du Tarramouche (Tarramouche du coche, j'y pense mais ne le prononce pas), auquel il répond en m'appelant Christouche ou Christoufette, c'est sensé me déconvenir. Tarramo m'a aussi appelé Calculator et Raie manta. Un de ses amis m'appelle, paraît-il, Raie mentale, et Monsieur de Mars (relativement à mon usage du terme raisin de mars à la place de groseille).

Un soir, mon amie Véronique, sortant d'une pizzeria où nous avions mangé avec un groupe d'artistes, m'a appelé le P'tit père Rey (ce que sur le moment je ne lui ai pas entendu dire), mes amis en ont bien ri.

Mais c'est mon amie Estelle qui m'a, il me semble, le plus appelé diversement. Elle a dit: mon Grand, mon Cher, Chéri, Christo Rey, Christooooophe, Cricri, Cricri Cherry, mon Cherry, ma Chère Cherry, mon Chouchou, mon Gondolero, mon Coco, mon P'tit Loup, ma Crotte en chocolat, Baby, mon Gros Œuf, mon Gros bourgeon, mon Grand, mon Soupipi, mon Cachou, mon Canard, mon P'tit canard laqué, mon Darling, ma Craquottsar el Rey de la Craquosphère National, Chou Chou Chou, mon Loulou, mon Cher amigo, Doudou, Choupi, Mimi, Cow-boy, Amigo, mon Cher ami chéri, mon Ami, mi Crycry.

Moi j'appelais Estelle en retour: Estellou, ma Bouillabaisse d'avril, ma Soupette, ma Pucette, ma Bubulle, notre Championne (elle court des marathons), ma Souris radieuse, ma Chouchoute perlée, ma Cocotte, ma Bonté divine, ma Pipounette, Poussin, Minette, ma Bricollette, mon P'tit pied d'argile, ma Freluquette des blés.

*Extrait du texte « Comment on m'a appelé »
Parution: automne 2017*

Alexandre Friederich

Triptyque de la peur



art&fiction

« Ce triptyque explore trois variétés de la peur : l'angoisse, la crainte, l'effroi. Pourquoi a-t-on retrouvé dans toute la Castille centrale mille taureaux sculptés durant le Néolithique ? Pour quelle raison la Suisse a-t-elle maintenu sous caisses, en pleine Guerre froide, 57 Mirages de combat ? A quel modèle posthumain la pornographie du gonzo numérique obéit-il ? L'archéologie, la sociologie et la pornographie ont leur méthode que la spéculation littéraire pousse ici dans ses retranchements afin de remonter aux origines de la peur.

Fils de diplomate, Alexandre Friederich vit une enfance cosmopolite. Depuis 2000, il se consacre à l'écriture de textes mêlant géopolitique et fiction, pratiquée sur les lieux de l'expérience, qu'il s'agisse de traverser les grands cols des Alpes à vélo, de dormir dans les forêts ou d'errer dans les mines d'or abandonnées du Nord Mexique.

art&fiction
www.artfiction.ch

Pour les administrations, le ciel est un cauchemar. Il est fixe et changeant, bleu et noir, il fuit, il déborde, et en Suisse, pays de petite contenance, plus qu'ailleurs. Aux théologiens sa contemplation enseigne Dieu. Ils endossent l'habit, transposent ses qualités : l'être suprême sera sans bornes, comme le ciel. Or c'est précisément cette réalité qui donne des cheveux blancs aux fonctionnaires chargés du contrôle des airs. La gestion du bien public tourne ici au défi. La maîtrise du terrain acquise, l'eau canalisée ou retenue, les montagnes percées et prêtes au dynamitage, reste le ciel, ce ciel qui vient du sud, du nord, et de tous les côtés, ce ciel qui ne fait que passer au-dessus de la Suisse.

(...)

Quand il s'installe à Biollone en 1970, Gourillon définit un ordre de priorité. Rénover la partie habitable de la ferme, assainir le rural, aménager un atelier. Six ans de travaux. Alors seulement il s'installe pour dessiner les plans de son avion. Il aurait pu l'acheter en kit – dans les pays de l'Est ou aux Etats-Unis –, il préfère le développer selon son idée et parcourir une à une les étapes du chantier. Et d'abord, pour que les services de l'Etat considèrent qu'un avion est expérimental, il faut avoir construit de ses propres mains 51% de l'appareil.

Le dessin achevé, Gourillon passe des jours à dépiler du bois en planches dans les stocks des scieries jurassiennes : les longerons, ces poutres maîtresses des ailes, n'acceptent pas n'importe quel bois. Pour que la résistance mécanique soit fiable, il faut du sapin de pousse lente, des planches sans nœuds, des veines en travers plutôt qu'en long. Le tri est fastidieux. C'est lors d'un de ses déplacements dans les Franches-Montagnes que Gourillon avise devant un garage une VW coccinelle brûlée. Il négocie l'épave. Ce sera CHF 300.– avec la promesse d'évacuer la carrosserie. Gourillon ramène le moteur à Biollone. Il le serre dans l'étau, le démonte, étale ses pièces, le vérifie, le remonte. Entre-temps, le fuselage est achevé. Suivent les ailes. Gourillon renoue avec d'anciens collègues parachutistes et rencontre des pilotes militaires. Chacun apporte ses manuels, son expérience, ses recettes. Depuis 1945, les avions sont en aluminium. Gourillon choisit la fibre de carbone. Il travaille les haubans, moule les carénages, teste les ailerons. Enfin, il installe le moteur. Celui-ci tourne à 4200 tours minute. Le bruit fait trembler le rural, les villageois se bouchent les oreilles. Ses tests lui valent un sobriquet : Boucan. Gourillon développe un réducteur et rallonge l'hélice. Nouvel essai. La machine tourne 2,37 fois moins vite. Une pousse qui lui vaudra le prix de l'Aéroclub de France et d'Angleterre pour – la formule figure sur le diplôme – « amélioration technique dans le domaine de l'aviation ». Fin 1970, le prototype de Biollone est prêt. C'est un splendide petit avion blanc au gouvernail peint d'une croix suisse. Gourillon prend place dans le siège du pilote et appelle l'Office fédéral de l'aviation civile (OFAC).

– Bonjour, j'ai construit un avion.

– Bien, nous vous envoyons quelqu'un.

La même semaine, le facteur livre le NOTAM. Il est venu exprès, en voisin, le soir, car l'annuaire ne tient pas dans la sacoche de son vélomoteur : trop volumineux, trop lourd. Gourillon considère avec satisfaction cette Encyclopédie des obstacles. A l'époque, les premiers ordinateurs ressemblent à des armoires normandes et dans l'administration le papier est la règle. Les gros-porteurs qu'affrètent les compagnies de lignes sont accompagnés à la livraison par des centaines de volumes de modes d'emploi. Les consulter est nécessaire et insuffisant : les appendices ne cessent en effet de compléter le corpus. Car les avions de combat ne sont pas les seuls à subir des modifications. Cet outil complexe qu'est un avion est sans cesse affecté de mouvements internes : il digère et remue, il est vivant.

Gourillon explique au facteur que ce NOTAM n'est qu'un ouvrage bien modeste. Le lendemain, installé à la table de la cuisine, Gourillon prend acte des avertissements liés aux obstacles présents sur le vol d'approche qu'il aura à faire sur Londres dès que son biplan sera homologué. Quelques jours plus tard, au terme de la première visite des fonctionnaires de l'OFAC, il déchanté.

(...)

Un après-midi, les soles qui limitent la propriété sur la colline plient. Un hélicoptère rouge et blanc se pose, un A109 au profil de

Piranha. Deux hommes en sortent, d'abord lentement, puis apercevant leur hôte, plus rapidement. Ils retirent leurs gabardines mais gardent leurs casquettes vissées sur la tête. Gourillon les guide jusqu'à l'atelier. L'avion est au sol, le nez tourné vers l'extérieur. L'un des inspecteurs retire ses gants, les pose sur une des mangeoires de l'ancienne étable ; l'autre se glisse sous le fuselage de l'avion. Gourillon remarque que les fonctionnaires sont venus sans papiers. Une dizaine de minutes s'écoulent.

– Bien entendu, on ne peut pas tout voir, il va falloir nous aider.

– Vous avez besoin de quels documents ?

– Sortez tout ce que vous avez.

Et la matinée s'écoule entre vérifications, essais et consultation de documents. Vers midi, Gourillon propose un café. L'inspecteur qui a du ventre opine en silence, l'autre confirme : tous deux prendront un café. Et c'est ainsi depuis le début, comme dans un couple : l'un commence la phrase, l'autre la finit. Tout à l'heure, quand l'homme aux gants a déclaré « le ciel, c'est tout un problème », Gourillon a bien compris qu'il plaisantait. Mais la plaisanterie n'exclut pas la conscience professionnelle : si chaque pièce qui a servi à construire l'avion est reconnue conforme, il faudra encore que l'ensemble le soit reconnu.

Tandis que les inspecteurs boivent leur café, il est question de l'affaire des Mirages. La presse parle maintenant d'une éventuelle démission de Chaudet. L'inspecteur qui a du ventre a servi en caverne à Reckingen. Les parlementaires ne comprennent rien, voilà ce qu'il dit : « Je connais bien Primault, j'étais sous ses ordres à l'école militaire, on est jamais assez prudent. » L'autre cherche où poser sa tasse. Gourillon la lui prend des mains. Il remet ses gants, se recule pour voir l'avion.

– C'est un bel engin que vous avez là !

Mais l'autre, debout sur l'aile, appelle :

– Tu peux venir jeter un coup d'œil sur le siège ! Monsieur Gourillon, il est en quoi votre siège ?

– En cuir.

– En cuir ignifuge ?

– En similicuir.

– ... ignifuge ?

– Je sais pas.

– Il risque de brûler.

– Et si je mettais du vrai cuir ?

– Comme vous voudrez, mais il faut ignifuger.

Les inspecteurs partis, Gourillon monte en voiture. A la pharmacie d'Estavayer, Rémy le renseigne. Il faut plonger le cuir vingt minutes dans un bain de sel bouillant. Dans son atelier, Gourillon décline le morceau de cuir, sort la marmite, verse le sel, pose sa montre sur l'atelier. Puis il ramène le siège ruisselant dans la cuisine, le suspend près de l'âtre. Le lendemain, il tient le cuir au-dessus d'une flamme de bougie. Deux minutes, a dit le pharmacien. Il attrape un ciseau, découpe un coupon de cuir, le glisse dans une enveloppe, inscrit l'adresse : Office fédéral de l'aviation civile, Navigabilité, Inspecteur Amaudruz, 3003 Berne. Par retour de courrier, les fonctionnaires remercient de l'envoi et font savoir qu'ils procéderont à un test permettant de juger de la bonne tenue du matériau en cas d'exposition au feu.

Une annexe contient d'autres modifications avant homologation. Elles sont de toutes sortes, mais impératives. La croix suisse peinte sur le gouvernail, par exemple, n'est pas recevable en l'état : trop ramassée, elle ne correspond pas à la croix officielle. Suit l'adresse d'un service auquel s'adresser pour obtenir les mesures exactes.

Dans les mois qui suivent, Gourillon apporte les modifications demandées. Les inspecteurs annoncent qu'ils reviendront à la ferme pour pratiquer un test de résistance. Gourillon aidé par des amis installe un treuil au pinacle de la grange, accroche l'avion et le retourne. Il commande ensuite quatre tonnes de sable roux, remet des pelles à ses amis. Ensemble ils posent quatre-vingts sacs remplis de sable sur les ailes inférieures du biplan. La structure résiste. Lors de l'essai de charge, les fonctionnaires confirmeront une résistance de 21 G, plus que le Mirage. Dans leur étonnement, ils ne s'aperçoivent pas que la croix sur le gouvernail n'a pas été modifiée. L'homologation est acquise, le AZ est prêt à voler sur l'Angleterre.

Bruno Pellegrino

Electrocuter une éléphante



Paulette éditrice

« Dans *Electrocuter une éléphante*, Bruno Pellegrino évoque le destin des animaux de cirque au début du XX^e siècle, un texte fort et cruel à la fois, que nous avons hésité à publier : ces froides descriptions au service d'une dénonciation ne sont-elles pas une forme de voyeurisme ? Finalement, c'est le style qui nous a convaincu-e-s. Le propos se révèle grâce à un ton faussement docte, qui dénie toute prétention de logique à la capture, l'exploitation et la mise à mort d'un animal. L'électrocution de l'éléphante Topsy en 1903 fut filmée, une vraie prouesse technique, afin de rendre l'exécution rentable. Et l'auteur de nous interroger en conséquence : accepterons-nous de regarder ce « spectacle » ?

Noémi Schaub et Guy Chevalley
www.paulette-editrice.ch

Posséder sa propre éléphante, encore bébé, adorable, la trompe malhabile trahissant déjà la grâce à venir, est une chose. Aussi arrangeante soit l'animale, on ne s'est toutefois pas fatigué juste pour ses beaux yeux. Elle va d'ailleurs rapidement grandir, grossir, épaissir et forcir (une éléphante, quoi). Il s'agit sans trop tarder d'en rentabiliser l'acquisition.

La première tâche à accomplir est de la ramener sous nos latitudes. Ce qui implique, si cela a lieu dans le dernier quart du XIX^e siècle (tiens, oui, je ne l'avais peut-être pas mentionné), de la charger sur un bateau et de traverser un océan, celui qu'on voudra. Plus facile à dire qu'à faire, certes, d'autant qu'il vaut mieux s'y prendre en toute discrétion, la légalité de la manœuvre n'étant pas absolument établie.

L'idéal est ensuite de la refiler à un directeur de cirque, si possible pas trop regardant et qui, avec un peu de chance, vous aura même commissionné en amont pour que vous procédiez à la capture et à l'acheminement. Ça tombe bien : en ce dernier quart du XIX^e siècle, aux Etats-Unis d'Amérique, existe un bonhomme qui correspond au profil.

Adam J. Forepaugh est né le 28 février 1831 dans une famille misérable de Philadelphie, Pennsylvanie. A 9 ans, fils de boucher, il se fait déjà la main dans les chambres froides. Un beau jour, il s'éclipse, débarque à Cincinnati ou Columbus, Ohio (pourquoi l'Ohio, mystère), où il s'essaie au commerce du bétail et à l'organisation de transport par diligence – c'est le dernier moment, le chemin de fer s'apprête à signer l'arrêt de mort des vieux cochés. Peut-être d'ailleurs Adam sent-il venir le déclin : il poursuit sa route, ou plutôt rebrousse chemin et arrive, comme tout le monde, à New York City, New York, où il parvient à se faire un nom dans le négoce chevalin. A force d'en vendre tous azimuts – rosses et canassons travestis en bucéphales –, et grâce à la guerre de Sécession qui tombe à pic pour booster les commandes, Adam, qu'on appellera désormais juste Forepaugh, devient riche, considérablement.

Il ne sait trop que faire de tout cet argent, aussi est-il attentif aux opportunités qui s'offrent à lui, par exemple investir dans le Tom King Excelsior Circus. Il n'y aurait pas songé tout seul mais on le lui propose et, bon, un cirque, pourquoi pas. Une chose en entraînant une autre, il est bientôt l'heureux propriétaire, en sus, de la Jerry Mabie Menagerie, du Great National Circus ainsi que du Dan Rice Circus, qu'il rebaptise par la suite de divers noms, dont le dénominateur commun est qu'ils contiennent tous le sien propre – Forepaugh's Circus, The Great Forepaugh Show, Forepaugh & The Wild West. Businessman accompli, il se hisse au sommet de l'industrie circassienne, où son seul concurrent sérieux est le célèbre Phineas T. Barnum. A une époque où cela ne se fait pas, Forepaugh engage pour ses éléphants un dresseur afro-américain ; il n'hésite pas non plus, en une autre occasion, à badigeonner à la chaux l'un de ses pachydermes pour en faire une éléphante blanche – *Light of Asia*, rien que ça.

Et c'est donc là, en pleine gloire, alors que le XIX^e siècle vient d'inaugurer son dernier quart, que Forepaugh, pour agrémenter ses numéros, entre en possession d'une jeune éléphante, qu'il présente comme la première de son espèce à naître sur le sol américain, bien qu'elle soit fraîchement débarquée du sous-continent indien. *The All-American Elephant* (plus c'est gros, plus ça passe) s'appellera Topsy.

Les premiers mois, Topsy a pour elle sa peau douce et ses longs cils, une rondeur pouponne qui fait fondre les foules – une arme d'attendrissement massif (pour s'en convaincre, taper bébé éléphante sur Google). On ne lui demande pas grand-chose sinon d'être là, bien en évidence, dans sa cage, puis sur la piste, les soirs de performance.

Cela ne dure pas. Déjà le dresseur personnel qu'on lui a attribué a l'air tout menu à côté d'elle, malgré son chapeau qui le rehausse un peu. C'est que, entre-temps, la petiotte a grandi : 3 mètres de haut, le double en longueur et 6 tonnes de chair, de muscles, de cuir et d'os. L'heure a sonné pour elle d'apprendre la forme et le son du fouet, les petits coups sur la croupe et la trompe, les ordres répétés d'une voix monocorde, les caresses près de l'œil, les friandises déposées sur la langue. Elle ne s'en sort pas mal du tout.

On sait déjà, à cette époque, que l'éléphante est douée d'une intelligence exceptionnelle ; à sa mémoire proverbiale s'ajoutent de nombreuses facultés, comme celle, pas la moins spectaculaire, qui consiste à se reconnaître dans le miroir. Hattie en est une bonne illustration : dans son édition du 19 juin 1904 (un peu plus d'un an après la mort de Topsy), le *New York Times* consacre deux colonnes et quatre photos à cette éléphante arrivée quelques mois plus tôt de Ceylan – comme on disait alors sur un ton impérialiste – et qui, dans l'intervalle, est parvenue à éclipser complètement ses collègues du zoo de Central Park. Sur un signe de son gardien, Hattie s'approche en frétilant, salue le public d'enfants, remue coquettement les oreilles et prend place sur son tabouret, debout sur ses pattes arrière ; lorsque son gardien lui tend un harmonica, elle s'en saisit pour en jouer une valse, qu'elle danse délicatement. Ses formes, sa peau presque noire : *Hattie is so new, so young, and so wonderful*, Hattie est en somme si peu éléphantine, quand elle minaude devant son grand miroir biseauté – *everybody loves Hattie!* L'article précise que, à 3 ans, elle ne mesure pas plus qu'une femme ordinaire et qu'elle a appris l'anglais en moins de temps qu'il n'en faut à l'étranger moyen. Au moment où elle fête ses 10 ans, il est devenu courant de la considérer comme pratiquement humaine. Elle meurt à 20 ans des suites d'une courte maladie.

Pour l'heure, Hattie n'a pas encore vu le jour et Topsy, en élève modèle, révise ses exercices : marcher sur deux pattes, marcher sur trois pattes, se tenir debout sur une seule rangée de pattes, se tenir debout sur la patte arrière droite et la patte avant gauche. Mais aussi jouer au foot, accrocher sa trompe à la queue d'une autre éléphante, barrir en chœur, se coucher, faire la morte, j'en passe. Ses tours deviennent de plus en plus élaborés – danse, acrobatie, pirouettes –, impliquent des ballons et des quilles, de l'eau, des cercles de feu, des bicyclettes.

Bientôt, le public ne veut plus qu'elle. Elle éclipse les chiennes savantes qui sautillent ridiculement sur leurs coussinets satinés, les juments et leur crinière prétentieuse, les fauves récompensées pour n'avoir pas refermé les mâchoires sur la tête confiante de leur dresseur – quelle vulgarité.

Topsy est une star.

Cédric Segapelli

L'Autre Suisse



éditions des sauvages

« Qu'un texte coupe le souffle comme celui-ci relègue tout argumentaire dans l'ombre. Rares sont ceux qui peuvent, comme Cédric Segapelli, se prévaloir d'avoir d'abord été reconnu en Suisse alémanique avant d'être lu en français. Une première nouvelle publiée chez Appenzeller Verlag, c'est maintenant un premier recueil qui paraîtra en 2017. Dans ces nouvelles qui racontent la violence de l'éternel jeu des gendarmes et des voleurs, c'est le style dense et épuré qui accroche. L'écriture de Cédric Segapelli est celle des courses-poursuites dans une nuit de novembre, des moments entre chien et loup où l'esprit s'ébroue de ce qu'il a vu dans le caniveau, parmi les délinquants et les démunis. La finesse de la langue et ce regard sans concession constituent pourtant la résistance à l'inhumanité et au cynisme qui guettent quiconque sonde les bas-fonds et y exerce son métier comme le fait Cédric Segapelli.

Valérie Solano
www.editionsdessauvages.ch

Le grincement me fait tressaillir. Elle vient d'ouvrir la porte-fenêtre. Cette fille est trop jeune pour être gendarme. Son collègue dégueule dans l'évier de la kitchenette. L'air froid s'engouffre dans mon studio mais n'atténue pas l'odeur de putréfaction. La puanteur a imprégné tous les murs. Nadia mijote dans son jus depuis trois semaines. Poussée du piston, injection fatale et... *good bye* Nadia. Cette ouverture m'inspire. Une issue définitive possible. Fuir cet endroit de merde, cet univers de toxicos dégénérés, mon univers. Pour moi l'unique porte de sortie c'est cette fenêtre. Tirer ma révérence. Alors je prends mon élan, traverse la pièce en courant et bouscule le fauteuil dans lequel gît Nadia. Son corps putréfié glisse en émettant un étrange bruit humide. *A tout de suite mon amour!* Un rictus macabre balafre son maquillage funèbre. Ultime souvenir sauvage. «*Voici la mort avec sa gueule de raie.*» La jeune gendarme tente de s'interposer. Un poids plume. Je sens son bras qui s'enroule autour de mon cou, pareil à un serpent froid. Trop tard pour m'arrêter. Ça toujours été comme ça pour moi. Aucun sens du timing. Je bascule déjà par-dessus la balustrade en entraînant cette conasse dans ma chute. L'espace d'un instant je distingue sa chevelure qui ondule. Une manière de dire adieu.

Trois étages tournoyants.

Mon existence qui défile.

Rien le temps de voir.

Ça va trop vite.

La vie est courte.

Le choc brutal estampille ma carcasse. Une douleur sèche. Ça ondule, ça vibre, ça me coupe le souffle, mais je respire toujours. Ce n'est pas vraiment ce que j'avais envisagé. Nous nous sommes écrasés sur l'auvent qui ceinture l'immeuble. La keuf a amorti ma chute. Un matelas de chair et de sang. Je me redresse en titubant tandis qu'elle reste étendue sur le dos. Un pantin disloqué. Une fleur sombre et vénéneuse prend forme à l'arrière de son crâne. *Pauvre petite poupée de porcelaine brisée.* Je sens les effluves cuivrés du sang et l'odeur minérale du gravier. J'ai froid, j'ai mal et peut-être même que j'ai peur. Je connecte mon regard au sien. Câbles électriques virtuels. Lui dire que je suis désolé. Lui dire des choses aussi vaines qu'inutiles qui résonneront dans le vide car à son expression figée je devine déjà qu'elle n'entend plus les vivants. La ligne est définitivement coupée.

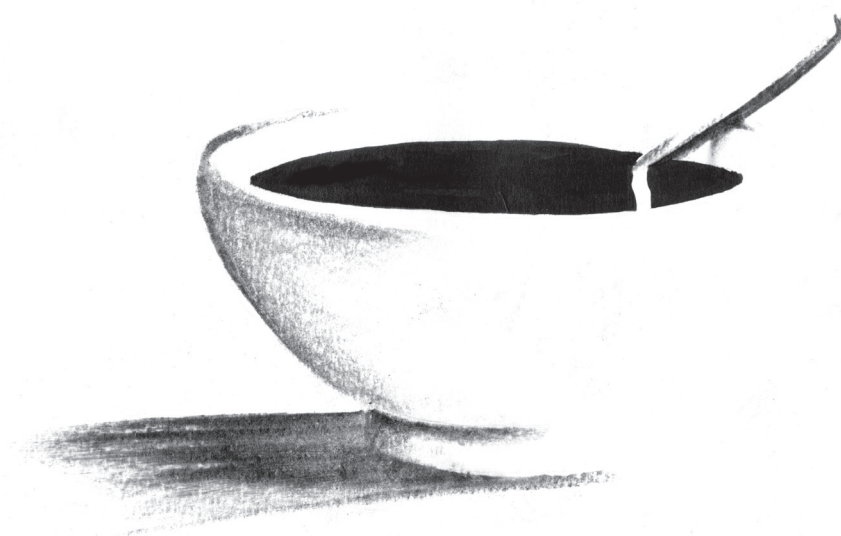
Folie et confusion. Ça s'agite dans ma tête. Tout un contraste avec le calme qui règne dans le quartier des Eaux-Vives. Malgré l'heure matinale, la nuit n'a pas encore fini de s'épancher. Dans la rue, il n'y a personne, à l'exception du gosse. Il se tient dans la pénombre d'une porte cochère. Immobile, les bras ballants, il m'observe silencieusement. *Compagnons d'infortune, les fantômes n'ont jamais rien à dire.* Fermer les yeux pour ne plus le voir. Inspirer profondément pour m'imprégner de la quiétude des lieux. Un frisson remonte le long de mon échine et joue ses gammes déplaisantes sur chacune de mes ver-

tèbres. Le manque se tient en embuscade. *Un rat qui ronge mes tripes.* Mais c'est le froid qui prend le dessus. Avant de sauter j'aurais peut-être dû prendre le temps d'enfiler une veste. A cette idée, je ne peux pas m'empêcher de me marrer. Je suis vivant et je ne sais pas quoi faire de ça. La vie m'encombre. Malgré tout, cela pourrait être un bel instant s'il n'y avait pas ces cris. J'voudrais que l'on coupe le son. J'voudrais que le flic penché à la fenêtre de mon appartement cesse de hurler. Je me baisse vers le corps de sa coéquipière. Je m'empare de son pistolet rangé soigneusement dans son holster. Mon passé de braqueur refait surface. Je reconnais la forme trapue d'un Glock 17. Une arme efficace. Je pointe son vilain museau de métal en direction du flic. Il n'en demandait pas tant. Sa face brouillée disparaît aussitôt de ma ligne de mire. Tout redevient calme. Le gosse s'est évaporé. Je suis seul. Mais je sais que cela ne durera pas. Le flic va se ressaisir et rameuter sa clique de collègues. Et dans le lointain, je perçois déjà la plainte lancinante des sirènes malmenant cette torpeur nocturne. *Ils arrivent.* Les fenêtres s'illuminent comme des projecteurs braqués vers cette scène sur laquelle je suis perché. Foutu spectacle où je ne sais quel rôle je dois jouer. Ça me fait penser à ce poème. «*On avait mis les morts à table.*» Putain, je disjoncte complètement. Il faudrait que le rideau se baisse. L'arme pendante au bout de mon bras se fait plus pesante comme pour me suggérer d'absorber une dragée de 9 mm. *Embrasser la mort une seconde fois.* Le baiser transi d'une brise hostile balaie ma nuque comme pour m'inciter à fuir tout simplement. Même frappée d'incertitude, la seconde option me paraît moins déraisonnable. Faut que je me barre d'ici. Péniblement, je m'élançe. C'est douloureux. Maladroitement, je cours sur toute la longueur de l'auvent, m'agrippe au rebord et me laisse tomber lourdement sur le trottoir. J'ai calé le flingue dans le creux de mes reins. La pénombre absorbe ma fuite bancale. Les rues et ruelles du quartier s'entrecroisent à angle droit. C'est comme un échiquier sur lequel je gravite. Un pion titubant, plié en deux. Mes bras enveloppent mon torse pour me protéger vainement du froid. Je croise quelques rares passants. Ils se retournent sur mon passage. Ces rues désolées ne jouent pas en ma faveur. Il me faut réduire l'allure. Je ressemble à un animal traqué. *Ce que je suis.* Sans veste, je vais me faire repérer. Sans veste, je vais crever. Je déboule sur l'artère principale trop éclairée, trop exposée. Un véritable piège. C'est pourtant mon ticket de sortie. Un arrêt du bus. L'unique moyen pour distancer les flics. Je ne les vois pas mais je peux sentir leur présence. Ils quadrillent le secteur. M'extirper de l'échiquier, quitter la partie.

Extrait de la nouvelle «*Pavane pour un enfant défunt*»
Parution : courant 2017

Denise Muth

Marielsa



Torticolis et Frères

« Quand on a lu le texte de Denise, on n'a pas eu besoin de se dire plus de trois mots pour se mettre d'accord. Quand on a rencontré Denise pour aborder les questions pratiques et pour lui montrer notre contrat, qui fait environ un tiers de page A4, tout était clair en moins de dix minutes. De toute manière, ses droits elle les garde. Après, on a bu un verre et c'était bien.

Tristan Donzé et Alexandre Correa
www.torticolis-et-freres.ch

Ps: Peut-être qu'on parle un peu trop des bouquins. Surabondance ou arrogance?

C'est l'été et La Mère va mourir.

Elsa en veut à Marie qui n'a voulu rentrer qu'à midi, une fois les cours terminés et les élèves renvoyés. A quoi cela lui sert-il de garder son portable allumé si elle ne sait pas reconnaître l'urgence ?

Quand il a sonné, elle est sortie de la classe pour prendre l'appel. C'était l'infirmier des soins à domicile :

– Bonjour Madame. Je suis avec votre mère. Elle ne va pas bien du tout.

– Que voulez-vous dire par là ?

– Elle était encore au lit quand je suis arrivé à dix heures. Elle est très faible, je n'ai jamais vu votre maman comme ça. Elle ne peut pas se lever. Elle ne va vraiment pas bien. Vous devriez revenir le plus vite possible.

Elle venait de raccrocher quand le directeur est arrivé. En ce moment, leurs rapports sont très tendus. Il n'a pas demandé si tout allait bien. Il a simplement vu Marielsa, un téléphone à la main et lui a dit que sa place était en classe. Depuis le début de l'année, chaque mois apporte son lot d'épreuves et Marie n'en peut plus. Mais malgré tout, Elsa ne la reconnaît pas dans cette façon d'agir. Comment a-t-elle pu être si lâche et s'inquiéter des possibles ennuis à venir plutôt que de tout laisser tomber pour aller retrouver La Mère ? Elsa a bien essayé de se faire entendre, mais comme toujours, c'est Marie qui a décidé. Elsa s'en veut. Elle aurait dû s'imposer. Elle savait qu'il fallait faire vite. Elle aussi a été lâche.

A midi, sur le pas-de-porte, Marielsa a croisé la femme qui apporte chaque jour les repas à La Mère. Elle était bouleversée. Elle a simplement dit : « Elle fait peine à voir... »

Puis très vite, elle s'en est allée.

Marielsa entre dans la chambre. L'odeur déjà y est différente.

Elle s'approche du lit. Côte à côte, mais déjà inséparables, il y a La Mère et la mort. Sur la table de nuit, une soupe inutile. La Mère reconnaît Marielsa, mais sa voix est à peine audible. Déjà sa langue encombre sa bouche.

Marie s'assied sur le bord du matelas et quand La Mère lutte pour prononcer quelques mots, elle pose un doigt sur sa bouche ; elle lui dit de garder ses forces, qu'elle va parler à sa place.

Depuis cinquante ans qu'elle la connaît, c'est la deuxième fois qu'elle trouve La Mère couchée pendant la journée. La première, c'était il y a quarante-quatre ans, pour la naissance de la sœur cadette.

La Mère ferme les yeux, mais elle ne dort pas. Elsa est là aussi. Un peu en retrait. Elle a trop mal pour pleurer. Elle écoute en silence la musique reconfortante d'une respiration qui pourtant va s'éteindre.

L'infirmier revient. Juste pour préparer la mort. Il voudrait mettre une couche à La Mère. Alors elle ouvre les yeux et articule calmement, avec peine, jusqu'à ce qu'on la comprenne : « Je n'en aurai pas besoin. »

L'infirmier s'en va.

Lucie revient du gymnase. Quand elle s'installe sur le lit, La Mère esquisse un sourire. Elle a gardé quelques forces pour lui parler encore un peu. Marie se lève et les laisse à leur dernière complicité.

Elle téléphone à ses sœurs, pour leur dire de venir, vite. Que La Mère n'aura pas longtemps la force de les attendre. Le frère est absent. Il ne pourra pas être au rendez-vous. Marie téléphone aussi à l'Homme du Silence, mais il ne dit rien. Puis à l'Homme de la Vie, pour faire taire le silence.

Ensuite, elle se retire dans le jardin. Elsa la rejoint. L'heure n'est plus aux regrets ou à la colère. Il fait si beau, si chaud. C'est un jour magnifique pour s'en aller. Un jour de soleil, comme La Mère les aime. Tout est bien.

Lucie s'en va. Sa tristesse a besoin de solitude.

Marielsa retourne s'asseoir sur le lit. Paisible. Elle glisse sa main dans celle si vieille et si douce de La Mère. Elle lui parle. De tout. De rien. De la vie. De la mort. La Mère lui répond d'un léger mouvement de tête, presque imperceptible ou d'une infime pression sur ses doigts.

Marielsa voudrait tant pleurer, lui dire qu'elle l'aime. Mais elle ne parvient pas à quitter sa pudeur. Alors elle lui promet qu'elle prendra soin de ses plantes et qu'elle adoptera son chat. Elle dit aussi que La Mère n'a plus de souci à se faire. Qu'elle peut partir tranquille. Que les cendres du Père, qui attendent là depuis dix-neuf ans, seront mêlées aux siennes. Que tous savent où elles doivent se rejoindre. Qu'avec soin ils choisiront l'endroit où les éparpiller au pied des grands sapins.

A cette évocation, La Mère fait un effort pour poser ses deux mains sur le drap, poings fermés et pouces tournés vers le ciel, comme si elle tenait les rênes d'un cheval. Hésitante, Marielsa lui dit qu'elle ne comprend pas son geste. Mais La Mère insiste en silence, s'énerve presque, tant et si bien que Marielsa demande : « Tu voudrais aller à cheval ? »

Pour toute réponse, La Mère sourit. Marielsa ne comprend pas. Mais elle prend cette paix offerte et l'enferme dans son cœur.

Les sœurs sont venues et les quatre filles se sont installées autour de La Mère. La chambre s'est remplie de mots et de gestes tendres.

Il faisait nuit depuis longtemps quand, tout doucement, la dernière flamme s'est éteinte, le dernier souffle a passé, abandonnant le même sourire sur les lèvres de La Mère. Les sœurs ont fermé ses paupières, caressé son visage, peigné ses cheveux, embrassé son âme. Avec des gestes maternels, elles lui ont mis sa robe de soie. Elles ont pleuré.

Marielsa est restée forte.

C'est une nuit étrange qui réunit les sœurs. La maison est paisible, mais trop silencieuse pour que Marielsa puisse y trouver le sommeil.

Sans cesse, Elsa pense au geste de La Mère. Elle est triste de ne pas l'avoir compris. Mais surtout, elle en veut à Marie, à cette soumission qu'elle affiche parfois. Ce matin, à l'école, il aurait suffi de répondre au directeur : « C'est bien que tu sois là. Je te confie ma classe. Je viens d'apprendre que ma maman est au plus mal. Je file la rejoindre. »

Soixante minutes de gagnées pendant lesquelles La Mère aurait eu encore la force de dire le geste. Mais une fois de plus, il a fallu que Marie obéisse. Qu'elle empêche Elsa de suivre son instinct.

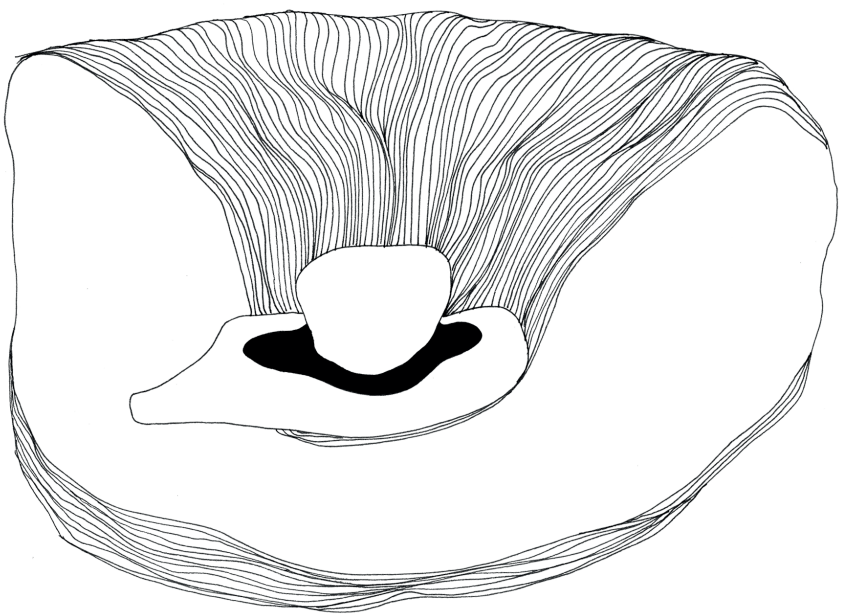
Oui, Elsa est fâchée. Non, elle ne parvient pas à trouver le repos. Même si partout dans la maison flotte le dernier sourire de La Mère, Elsa ne peut accepter l'idée de n'avoir pas su comprendre sa dernière volonté. Elle en est là de sa colère quand la voix de la sœur du milieu lui parvient, de la chambre voisine : « Il y a quelque temps, j'ai promis à La Mère qu'on irait à cheval répandre leurs cendres. Qu'est-ce que j'ai bien fait ! »

Marielsa sourit. Puis elle pleure. Enfin.

Emily Kendal Frey
Nicolas Bertholet

The Fight / Le Combat

le renard par la queue éditions



The matador dreams
of a little boat
on a brown pond.

The boat is filled
with bats.

Bats drowning
in black.

Rêves de matador:
une barque
sur de sombres marécages.

Une barque pleine de
chauve-souris.

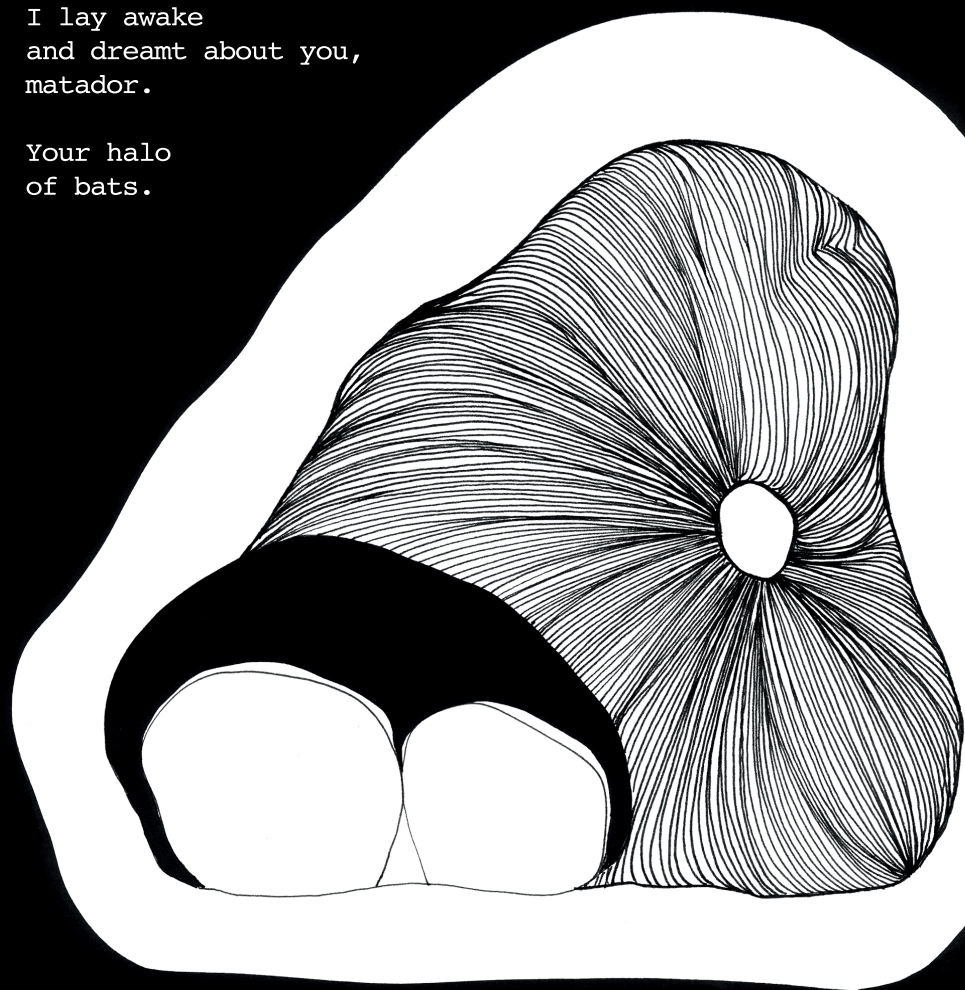
Des chauve-souris noyées
dans le noir.

« Le projet de publier en version bilingue *The Fight / Le Combat*, un poème d'Emily Kendal Frey, s'est fait comme souvent au hasard de l'amitié. Le peintre vaudois Nicolas Bertholet, avec lequel nous avons décidé de collaborer pour un autre livre, a rencontré la poétesse alors qu'il vivait lui-même à Boston. Il a été suffisamment impressionné par la lecture de son second livre, *Sorrow Arrow* (Octopus Books, 2014), pour nous proposer de partir sur une piste toute différente : le dialogue de ses propres dessins avec un poème de la veine surréaliste de l'écrivain de Portland (Oregon). Voici quelques éléments de la poétique d'Emily Kendal Frey, tels qu'elle les a définis à propos de son travail : « I've been thinking about thinking, about the morality of thought, and how exactly everything boils down to perspective. (...) All of this exists in the body, is felt in the body, yet we use the mind to name it, to make language that connects us through spoken thought. Here is my version. Here is yours. I want to think my way toward you, not away from you. » Les combats du toréador, le personnage principal du poème que nous publions, ne sont pas sans faire penser, dans leurs excès et en creux, au très beau titre de Michel Leiris : « De la littérature considérée comme une tauromachie ». Comme si l'effort de se penser soi-même ne pouvait pas advenir sans traverser, jusqu'au bout, toutes les passions et toutes les morts.

Ferenc Rákóczy
www.lerenardparlaqueue.ch

I lay awake
and dreamt about you,
matador.

Your halo
of bats.

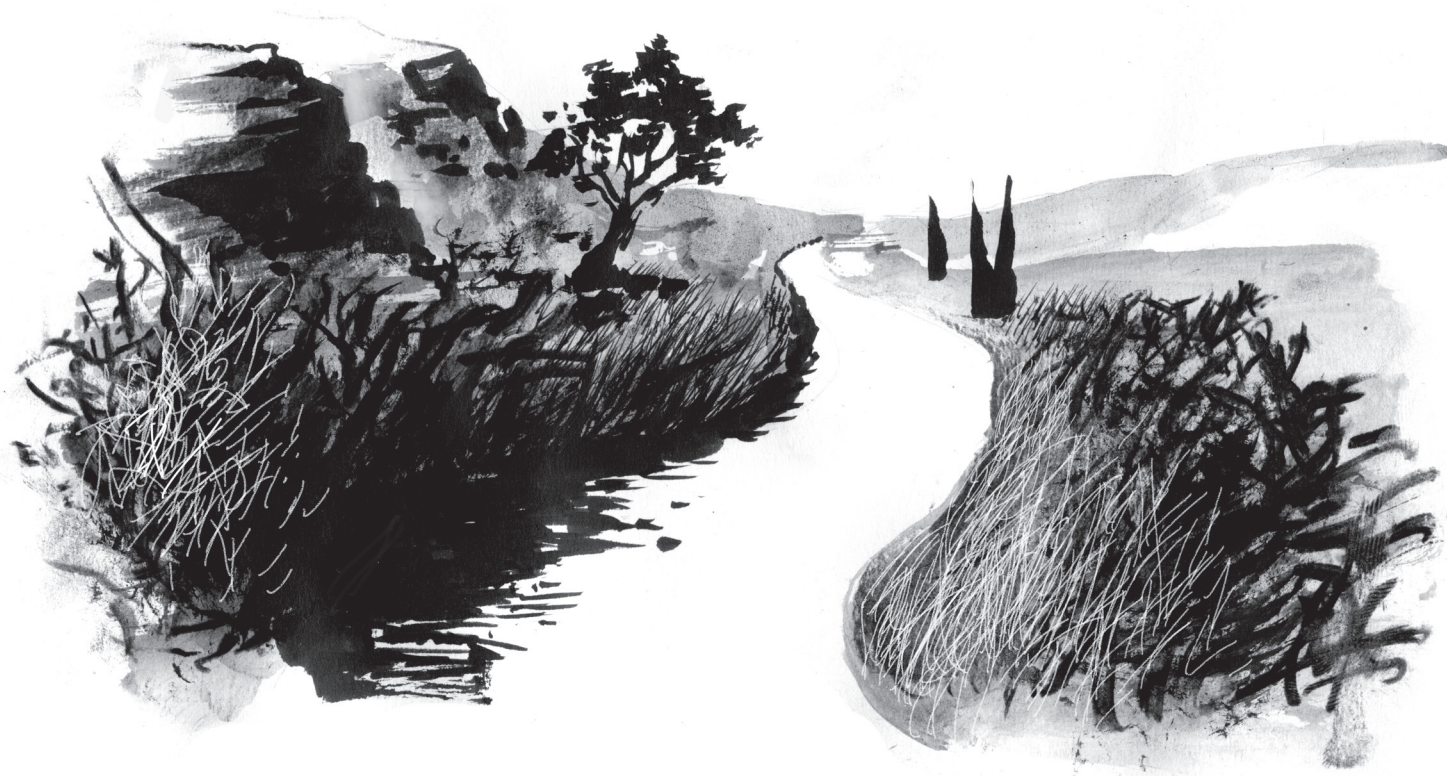


Allongé là sans sommeil,
j'ai longement rêvé de toi,
ô matador.

Ton halo
de chauve-souris.

Fred Bocquet

Deux heures



Cousu mouche

« A l'heure où l'on se méfie de l'adjectif et où l'on épure les adverbes, il est bon de rencontrer des langues finement fleuries. Fred Bocquet fait dans le luxuriant de bon aloi, car sa verve se double d'une vraie acuité de regard. En bref, la Dame a du style, et l'éditeur que je suis fond littéralement quand il lit: « Mettez dans la balance un vers de Baudelaire et une corbeille de linge sale, au bout de quelque temps, c'est la corbeille qui gagne. » *Deux heures* (le titre est encore provisoire) sera le quatrième roman de Fred Bocquet. Son premier ouvrage, *Monsieur Quincampoix*, était un vrai succès de librairie. Et le plaisir des lecteurs de se frotter à cette langue qui prend parfois des accents d'Audiard ne s'est jamais démenti. Il est étonnant de voir que la presse s'est fort peu occupée du cas Bocquet. Peut-être parce que la dame est difficile à classer. Et ce n'est pas, à mes yeux, la moindre de ses qualités.

Michaël Perruchoud
www.cousumouche.com

« Vous êtes arrivés à destination. »
Plâit-il ?

Jacqueline se fout de nous. Nous sommes au milieu de nulle part, dans un pré aride bordé d'eucalyptus, royaume des stridulations et des brindilles hautement inflammables. Des arbustes malingres entourent le chemin qui se termine à l'abrupt dans le thym et les genêts. Pas une seule bâtisse, mas, mesure cabane ou cabanon à l'horizon, rien qui puisse ressembler à une maison d'hôte avec piscine à 200 euros la nuit sans le petit déjeuner. Juste une steppe qui sent la soif et vibre sous les craquements des grillons grésillant comme la crémaillère d'un ancien puits tari.

L'objectif était pourtant précis, dont j'avais communiqué les coordonnées à Jacqueline – mon GPS : la Maison de Nadine. Un nom tout simple pour un gîte luxueusement aménagé, aux chambres blanches meublées avec raffinement et revêtues de toile de Jouy, proposant naturellement à ses hôtes un service d'exception et une piscine idoine. C'est ce que promettait peu ou prou le site Internet où j'avais réservé la junior-suite Giono pour deux nuits, dans l'espoir de reconquérir ma femme.

La semaine précédente, en éteignant la lampe de chevet, elle m'avait juste déclaré : « Je t'aime encore mais je ne suis plus amoureuse. »

Qu'est-ce qu'on peut répondre à ça, si ce n'est « Quoi » ? Ce dont je m'abstins évidemment, parce qu'il était déjà tard et que j'avais vraiment sommeil, et aussi parce que je connaissais la réponse. Mettez dans la balance un vers de Baudelaire et une corbeille de linge sale, au bout de quelque temps, c'est la corbeille qui gagne. *Songe à la douceur. D'aller là-bas vivre ensemble !* Ici tout n'est qu'ordre et beauté... Ordre surtout, t'as encore laissé traîner tes chaussettes sales, c'est un cliché, mais comment éviter les poncifs quand on parle de désamour... Les histoires d'amour commencent et finissent toutes à peu près de la même façon, on n'y peut rien, c'est comme ça. Une étoile filante qui paraphe un ciel d'été, puis une signature au bas d'un registre de mairie, et ensuite, des pages blanches qu'on a de plus en plus de mal à remplir de poésie et qui ressemble à une liste de courses au centre commercial un samedi matin pluvieux.

Je ne sais pas si elle avait été déçue ou soulagée par mon mutisme, le fait est qu'on n'en avait plus reparlé ; mais je cogitais sec. Il fallait inverser la tendance, affûter mes crampons pour remonter la pente douce qu'elle avait, d'une phrase, transformée en abîme. J'avais donc décidé de l'emmener loin des lieux du crime où notre amour agonisait sous les serres inflexibles de la routine, et de lui faire découvrir la belle région d'Aubagne, luxe, calme et volupté, on y revient toujours. Elle avait d'abord argué que Pagnol était un fumier qui n'arrêtait pas de maltraiter sa petite sœur, mais s'était laissée tenter par la perspective du spa et par l'espoir, peut-être, que cette virée dans le Sud nous remettrait sur les rails.

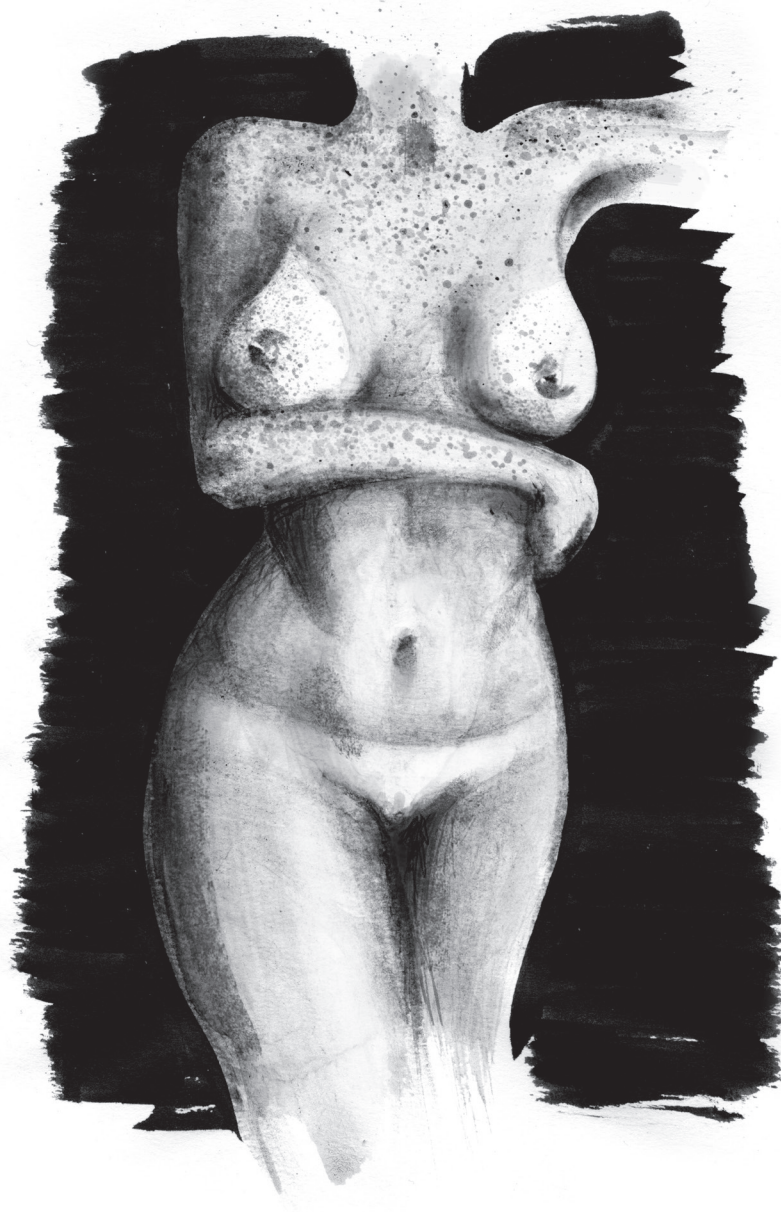
C'est mal engagé, il faut bien le reconnaître, perdus que nous sommes au bout de ce chemin bucolique écrasé de chaleur.

Pendant que j'essaye de reconfigurer le machin sans m'énerver, Hélène se promène un peu dans les herbes hautes, faisant naître à chaque pas une nuée de sauterelles, avant de choisir un bosquet un peu moins chétif pour relever la jupe ample, serrée haut sur la taille, qui balaie ses cuisses. Après quelques minutes, elle revient à la voiture, une paille entre les dents, et déclare, à ma grande surprise et sans aucune ironie perceptible : « Tout compte fait, si on ne s'était pas perdus, on ne serait jamais venus ici, et je n'aurais jamais pissé dans la garrigue. »

J'ai finalement pu définir un nouvel itinéraire et on a trouvé le mas après deux autres culs-de-sac : Jacqueline nous a conduits jusqu'à une grange à demi écroulée où elle a de nouveau affirmé avec une parfaite mauvaise foi que nous étions à bon port – elle avait en fait partiellement raison, sauf qu'il aurait fallu suivre le chemin de terre pendant deux kilomètres encore ; puis elle a boudé quelques minutes avant d'intimer : « Faites demi-tour si vous le pouvez. » Information utile quand on est dans une impasse.

Tomaso Solari

De si rudes tendresses



Encre Fraîche

« Il est rare qu'un de nos auteurs nous recommande le texte d'un autre auteur, c'est pourtant ce qui est arrivé avec Tomaso Solari. Un matin, Mélanie Chappuis nous envoie deux nouvelles d'un de ses amis qui cherche un éditeur pour un recueil. Cet habitant de Nyon avait déjà publié un roman, *Ombiliennes*, aux éditions Mon Village, en 2009. Nous découvrons deux titres, « L'insoutenable » et « J'aime le hammam », puis deux textes, et aussitôt un univers qui nous happe, qui nous électrise. Les mots frappent, gémissent, hurlent, dans ces univers tortueux et pourtant si humains. Une seule évidence s'impose : il nous faut lire tout le recueil ! Quelque temps plus tard, c'est une commission littéraire unanime (ce qui est assez rare pour être souligné !) qui décide de publier ces nouvelles où le plaisir, la jouissance et la passion s'entremêlent à la lâcheté, au mensonge et à la trahison.

Alexandre Regad
www.encrefraiche.ch

Maman dit que je me fatigue trop au hammam. Elle a demandé à papa si je peux m'arrêter deux heures avant la fermeture. Mais papa est catégorique, il a besoin de moi. Il dit que je connais bien le métier maintenant, que je suis discret et poli. C'est le plus important, être discret et poli. Les touristes gardent un bon souvenir des bains et les locaux y viennent plus souvent. Mon père dit que nous ne pouvons pas nous passer de mon salaire et que le patron pourrait se fâcher s'il lui demandait de raccourcir mon temps de travail. Le patron pourrait nous mettre les deux à la porte, et il n'y aurait rien de pire que ça.

Il y a beaucoup de chômage en Cappadoce.

Je suis si content que papa ait résisté à la volonté de maman. Pour rien au monde je voudrais passer moins de temps au hammam. Même si je m'endors en classe, même si mes notes sont mauvaises.

J'ai eu quinze ans ce printemps. Je suis un des plus petits de ma classe, en taille et en âge. Ici à Urgüp, il n'y a qu'une école. Ceux qui ont l'argent et le cerveau peuvent aller au lycée, ils doivent prendre le car pour Kayseri. Puis, il y a ceux qui vont à l'université d'Ankara, mais c'est si rare chez nous. C'est pratiquement pour les savants ou pour ceux qui sont pistonnés par quelqu'un du gouvernement. (...)

Moi, je m'occupe des serviettes de bain. La sœur du patron m'apporte un grand sac plein de linges propres. Je les range dans la grande armoire près de l'entrée, j'en fais des piles bien droites. Parfois, je dois me servir d'une échelle pour les entasser tout en haut. Elle est vaste cette armoire, elle peut vraiment contenir un très grand nombre de choses.

Je pose aussi des piles de serviettes sur la table de l'entrée. Je dois m'assurer qu'il y en ait toujours suffisamment pour les clients. Je leur en donne quand ils entrent dans la chambre chaude et aussi quand ils en ressortent. J'en donne aussi à ceux qui se font masser par papa. Ce que je fais est très simple, mais en même temps il faut être agile, rapide et discret.

Lorsque tout est prêt, je m'assois. (...)

Quand les premiers touristes arrivent, mon cœur se met à battre furieusement. Je ne m'habituerai donc jamais? Mes grands yeux, furtifs mais discrets, scrutent chacun et surtout chacune...

Voici deux touristes qui entrent en premier, des femmes, la petite trentaine. Elles parlent anglais et rient beaucoup. Des Australiennes, peut-être. Il y a peu de touristes en cette saison. Ils sont le plus souvent australiens, parfois japonais, mais c'est plus rare.

Une des deux femmes est rousse...

...J'aime beaucoup les rousses, je pourrais vous donner mille raisons pourquoi! Surtout, j'aime imaginer leur poitrine: deux seins tels des gourdes pleines, la peau tiède d'un blanc laiteux, couronnés d'une aréole rose pâle et bourgeonnante, comme dans les magazines américains...

L'air sérieux et indifférent, je donne une grande serviette à chacune d'elles. Puis, je plie et replie les serviettes près des cabines, pendant qu'elles se déshabillent derrière la fine paroi de bois, peinte d'une couleur turquoise.

...J'épie le froissement des tissus, le crissement des fermetures. Eclair, le cliquetis des ceintures, les soutiens-gorges dégrafés, les parties du corps qui se frôlent. Je reconnais le bruissement des dessous féminins, c'est cela que j'espionne de toute mon ouïe, et j'imagine, à travers la paroi, les taches de rousseur sur ses épaules et ses bras nus. Des bras fins, longs et gracieux, les avant-bras recouverts d'un duvet de poils qui dégagent, peut-être, une odeur de sève de sapin... (...)

J'aime le hammam.

Il n'y a que Mehmet qui sait vraiment pourquoi. (...)

Voici ce que j'ai dit à Mehmet: au hammam, il y a ce moment où je me retrouve seul avec le client dans un espace étroit, cloisonné par les fines parois de bois, entre la salle chaude et la salle de massage. Je tends d'une main une serviette propre et le client me rend celle humide qui enveloppait son corps nu.

Lorsque c'est une femme, je la presse d'agir afin qu'elle n'ait pas le temps de réfléchir à ce qu'elle fait. «Change!», lui dis-je en anglais – je ne sais pas comment on le dit dans d'autres langues –, et je le répète de façon qu'elle comprenne que l'opération doit être exécutée rapidement. «Change! Change!» Je joue si bien de ma petite taille, de mon air naïf et indifférent, et feins si adroitement de détourner le regard, que la touriste passe d'une serviette à l'autre sans broncher.

J'ai vu ainsi beaucoup de corps nus, en un éclair, c'est vrai, mais je les ai bien vus. Au fil du temps, j'ai appris à repérer d'un œil sûr celles qui sont les plus attirantes sous leur serviette. Je suis devenu un expert, en quelque sorte.

En règle générale, on peut dire qu'il y a presque toujours quelque chose d'intéressant, d'insolite ou d'unique à voir dans un corps de femme. Le grain des peaux, les tailles, les formes, tout est différent. J'ai vu des Japonaises petites, menues, diaphanes. J'ai vu des vieilles femmes à la peau parcheminée, telle de la soie fripée qui paraît pourtant douce. Ce sont celles que je cherche le moins à observer, qui parfois se montrent avec le moins de gêne! J'ai vu des femmes grasses et roses comme des cochons, la peau tendue, les seins tels des amphores pendant sur leur ventre rond, semblables aux coupes de notre mosquée.

Et j'ai vu de jeunes corps de femmes si blanches, si belles... (...)

Il ne reste que les Australiennes. Les autres clients se sont volatilisés. (...)

Celle que papa masse gémit bêtement. J'ai l'estomac dans les talons. Le massage va bientôt être terminé. Je vais très vite savoir si c'est la rousse qui s'est assoupie ou la blonde. A travers la fine cloison de bois, j'entends un court échange entre la cliente et mon père, un éclat de rire de la femme. Elle ouvre enfin la porte.

La rousse. Nous voilà seuls dans cet espace turquoise étroit! Son corps, grand et blanc, exhale un parfum d'eucalyptus tiède. Elle est magnifiquement rousse, dégageant une sensualité qui me terrasse. Son regard bleu est tout en même temps vaseux et pétillant. Elle est un peu sonnée par le massage, mais ses sens sont aiguisés par l'exotisme de l'endroit.

Me regardant dans les yeux, de ses deux mains ouvertes, elle dégage sa crinière rousse de son front. Dans ce geste, le nœud simple qui tenait sa serviette se défait. L'étoffe glisse le long de sa poitrine, dévoile le bout rose de ses seins laiteux, choit sur le parquet de marbre.

Bouche bée, tremblant, je n'ose rien dire. Elle hésite, mais ne cherche pas à se couvrir. Je me baisse pour ramasser la serviette.

C'est alors que, d'un geste qui semble irrépressible, elle presse mon visage contre sa touffe de poils, contre «le jardin des délices au parfum d'épices». Pour la première fois, mes lèvres effleurent la moiteur humide d'un sexe de femme! J'essaie de le deviner, dissimulé, attirant parce que mystérieux. Cependant, mon regard se lève du pubis roux foncé à son ventre légèrement arrondi et blanc. Puis enfin, plus haut, trônant au-dessus de moi, ses seins majestueux, telles les deux plus fertiles collines que Mère Nature n'eût jamais fait surgir de terre!

Je me relève, ne sachant trop que faire des parties basses et me jette sur sa poitrine. O chaleur féminine, ô chair parfumée! Enfin, voici la terre promise, une terre où coulent abondamment le lait et le miel!

Oui, j'aime le hammam! Je ne veux pas quitter la douceur et la plénitude parfaite de ses seins! Que je couvre de mille baisers, que je tête et embrasse, que je parcours de tout mon visage et dans lesquels j'aimerais me perdre à jamais!

L'Australienne, voyant que je n'en démords pas, m'interpelle:

– Hey! ... Hey! ... HEY!!! STOP IT!!! STOP IT NOW!! HELP!! SOMEONE HELP ME!!!

Maman est contente aujourd'hui. Papa ne lui a pas vendu la mèche, heureusement. Je suis dorénavant le seul citoyen d'Urgüp qui n'a plus le droit de mettre les pieds dans le hammam.

Isabelle Langerome

Suzie Justice



Editions Pierre Philippe

« Cet extrait est issu d'un roman policier au style cru et violent, écrit par Isabelle Langerome, une autrice qui aime bousculer les convenances et les tabous par ses réalisations cinématographiques et l'usage du court métrage. Avec ce texte, Isabelle se promène dans les labyrinthes de la psychologie: une jeune fille souhaite devenir un *serial killer* pour venger ses souffrances, donner formes à ses démons. L'écriture laisse transparaître la souffrance, une névrose, des sujets graves comme l'attouchement ou le viol, des envies de meurtres et le passage à l'acte, mais avec des situations ou des intervenants qui mènent le lecteur à pouffer de rire. Et là, se trouve pour moi le point fort de ce roman, la protagoniste est décalée, drôle et malgré l'horreur nous invite à rire et à poursuivre... Généralement, je ne suis pas fan des thrillers et policiers ou abondent le sang et la violence, mais là... Un vrai régal!

Philippe Villette
www.editionspierrephilippe.com

Piégut-Pluviers
Mardi 3 novembre 1992
Zizi

Marcher. Sortir du bois. Ne pas s'affaler. Tenir sur mes jambes qui flageolent. Pas le moment qu'elles flanchent, qu'elles me laissent en plan. Je tremble. J'ai froid. La sueur glace mon dos. Trop d'agitation d'un coup. L'humidité n'arrange rien. Il bruine depuis ce matin. Bonne idée de mettre des gants et un bonnet en sortant de la maison. Une tonne au bout des pieds. Mes godasses s'alourdissent à chaque pas. Elles ramassent toutes les feuilles d'automne comme si leurs semelles étaient enduites de glu. Je crois savoir d'où ça vient. C'est le sang, il fait colle. Mauvaise saison. Ça se serait passé comment en plein été? Plus proprement? Je suis épuisée. Laminée. Crevée. Mon sac me blesse à l'épaule. J'aimerais souffler un peu. Impossible de s'arrêter. Dans moins d'une heure, je n'y verrai pas à un mètre. La nuit tombe encore plus vite sous les grands châtaigniers. Ne pas me prendre une branche dans la gueule. 1 mètre 75 à se trimballer... Pas que des avantages... Pas se perdre surtout. Je connais un peu le coin. Quelques repères. Je viens souvent ici pour la cueillette des champignons. J'aurai l'esprit plus tranquille dès que je verrai le lit du ruisseau asséché. Je le suivrai sur un kilomètre jusqu'à la lisière, marcherai sur la route et quitterai ce maudit bois. Il me tarde d'être à l'abri. Je me sens sale. Si sale. En plus de la terre et du sang, j'ai vomi sur mes vêtements. Je pue. Une infection. J'ai cru que ça n'en finirait jamais, que je n'y arriverai pas. C'était une sacrée paire de manches. Pas une affaire pour une Sainte Nitouche. Tellement long, épuisant, écœurant. Dégueulasse même. Je suis d'avis de prendre une bonne douche chaude aussitôt rentrée. Du genre nettoyage spécial. Va falloir bien me récupérer. Partout. De fond en comble. Laver mes fringues pleines de merde. Les brûler plutôt. Y a plus rien à récupérer. Je suis bonne pour le rachat d'un blouson, d'un pantalon et d'une paire de chaussures. Tant pis pour la dépense. De toute façon, m'man ne fait plus les comptes. Ça ne changera rien à notre problème de fric. De nouveaux habits, ça sera ma façon de fêter ça. Quelle fête! Je me demande si je ne vais pas me déboucher une bonne bouteille pour moi toute seule. Une cave, ça sert à ça, aux occasions exceptionnelles! J'ai l'embarras du choix. A part les outils de l'atelier, le pinard, c'est le grand héritage de p'pa. Tout ce qui reste de bon chez nous. Hormis la mère... Je n'ai personne pour trinquer avec moi, m'man n'aime pas l'alcool. C'est pas grave. Je vais trinquer avec toutes celles qu'auraient voulu faire ce que j'ai fait.

Paris
Mercredi 12 novembre 2014
Suzie

17h. Douchée, coiffée, parfumée au savon, Suzie décampe de sa cuisine avec son engin déglingué, fabriqué main : un panier à courses en osier décoré de tissu écossais, scotché sur une armature à roulettes. A l'intérieur, on trouve des sacs poubelles usagés – en rab – au cas où – on ne sait jamais – et une lourde chaîne à cadenas pour l'attacher devant le magasin et éviter qu'on lui pique – on ne sait jamais non plus. Suspendu à l'entrée de son appartement, elle agrippe le vieil imper du paternel fourré en peau de mouton qui lui arrive juste au-dessus des genoux. Une fois enfilé, il cache volontairement un corps plutôt bien fait. Elle chausse ensuite des Sprint Court, se coiffe d'une casquette de marin à la Corto Maltese puis enroule son cou d'une écharpe noire. Tenue inchangée depuis des années, été comme hiver, comme sa coupe au carré de cheveux bruns. Avant d'éteindre France Info, le journaliste annonce que le travailleur humanitaire américain Peter Kassig, enlevé en Syrie en octobre 2013 et détenu par des djihadistes de l'organisation Etat islamique, a été tué par décapitation. Suzie se tourne vers la fenêtre de sa cuisine, lève ses yeux noisette vers le ciel menaçant et le scrute quelques minutes. Elle essaye de comprendre ce qu'elle vient d'entendre. Mais rien... Non, elle ne comprend rien du tout. Elle voit juste un tapis gris moutonneux taché de nuages noirs, embrumé comme ses pensées. Elle se détourne, jette un dernier regard sur le rangement de sa maison avant de fermer la porte. Nickel. Clean. OK. Cinq heures zéro zéro. Ni plus ni moins. A l'heure. Comme toujours pour faire ses courses. Elle ne croise aucune de ses trois voisines de palier. Tant mieux. Pas de temps perdu en paroles inutiles comme « Bonjour! Comment

ça va? Il fait beau aujourd'hui? » Quelquefois, elle est bien obligée d'en passer par là avec les locataires de l'immeuble.

Ses parents l'ont bien éduquée. Surtout son père, même s'il a échoué côté scolaire. Il n'a pas réussi à lui faire entrer, ne serait-ce qu'un gramme d'orthographe et de mathématiques dans le sang. Mais des formules de politesse, ça oui, il a réussi. Elle en a à foison. Ça coule à flots dans ses veines. A s'empoisonner le sang. Un poison qui ne la tue pas. Enfin, pas pour l'instant. Ils l'ont élevée boulevard Poniatowski, porte de Charenton, côté bois de Vincennes. Une vie proche de la nature, dans un appartement à la vue imprenable sur le parc. Du printemps jusqu'à l'été, Suzie peut contempler du vert de la fenêtre, sa couleur préférée. C'est toujours ici, dans le trois pièces familial qu'elle habite seule désormais.

Suzie descend les six étages en portant à bout de bras son Caddy made in Suzie. Une fois sur les Maréchaux, elle tourne à gauche pour se retrouver rue de Charenton. Peu de voitures, encore moins de piétons. Elle prend soin d'éviter les crottes, si glissantes les jours de pluie. Evite plus encore les chiens et tous types d'animaux domestiques dont elle a la phobie. Paris est sale. Elle déteste cette ville. En particulier à l'automne, saison des feuilles mortes, pourries, trempées, noires de pollution. L'orage va éclater. Allure au pas de course, elle se dirige vers la supérette de Bercy. Un trajet d'une dizaine de minutes.

Le vent se lève. Elle retient fermement contre elle les pans de son imper et enfonce sa casquette sur ses oreilles. Pas un chat dans le quartier. Elle se presse. Pourtant, ce n'est pas le temps qui lui manque. Elle n'a pas d'emploi. Aucun besoin d'argent ne l'y oblige. Une pension d'handicapée lui tombe tout cru dans le bec et couvre l'ensemble de son train de vie. Ses parents avaient fait le nécessaire pour qu'elle ne manque de rien en cas de malheur. Et le malheur les a fauchés tous les deux sur l'autoroute. Morts sur le coup. Il n'empêche, ce n'est pas parce qu'on n'a pas un boulot avec des journées de huit heures que le temps ne vous file pas entre les doigts. Suzie se dépêche toute la journée comme si elle avait un train à prendre chaque soir ou un planning de Premier ministre. Elle a beaucoup trop de trucs à faire! Du coup, elle se sent toujours débordée. Le problème, c'est que ça emmêle ses idées et qu'elle n'arrive pas les démêler... Elles lui pressent la citrouille, lui serrent les tempes, se cognent sur les os à l'intérieur de sa caboche. Comme si elles cherchaient la sortie sans jamais la trouver. Boum! Boum! Boum! Voilà ce qu'elle entend sous son crâne. Alors forcément, marcher vite, avancer, ne jamais se retourner, aller toujours de l'avant pour oublier sa douleur et ne pas réfléchir, ça lui fait un bien fou. Ça repose sa tête. Ça calme son esprit.

– Ça fait circuler le sang! criait son père.

Le sang faut qu'il coule. Stagner, c'est bon pour rien, ni pour personne. La stagnation du sang fabrique des caillots dans la tête. Si Suzie arrêta le mouvement de son corps, tout se bloquerait d'un seul coup et elle mourrait si vite qu'elle n'aurait pas le temps de dire ouf ni de profiter de la vie! Elle tire son Caddy made in Suzie au milieu du trottoir pour ne pas risquer de le cogner. Il a beau être tout rafistolé, elle doit en prendre soin. Un autre de ses principes.

Elle se dirige sous les voies ferrées de la gare de Lyon. Le tunnel Proudhon de cent soixante-dix mètres de long manque cruellement d'air sain. L'atmosphère y est irrespirable à cause des odeurs de pisse, de fuel et de pot d'échappement. Mais ce trajet lui évite un grand détour. Un bon choix d'après elle. Il faut prendre une grande inspiration puis expirer petit à petit en essayant de tenir jusqu'à la sortie. Ça n'a encore jamais réussi mais elle tente le coup à chaque fois.

– Faut savoir tenter sa chance dans la vie, ma fille! Retiens ça! disait son père.

Sans l'aide de ses parents, Suzie prend désormais seule chaque décision. En toutes choses : réfléchir, se concentrer, décider... Pour faire les courses, entre le choix d'arriver vite au magasin ou de pouvoir respirer un air plus sain, elle a choisi le gain de temps. A ses yeux, perdre des minutes, c'est mal. Et cette croyance organise sa vie.

– Le temps nous dirige, tu verras, lui rappelait son père.

– Pour Suzie, la mesure du temps c'est la journée. Demain n'existe pas.

Henrique Bon

La Nuit des pèlerins



Faim de siècle

« Deux mille. Ils furent près de 2000 à quitter la Suisse en 1819 en quête d'une vie meilleure après la terrible année 1816 sans été qui ravagea les campagnes d'Europe. De Fribourg, du Jura, du Valais, de Genève, de Suisse alémanique, après avoir vendu tous leurs biens, hommes, femmes et enfants se mirent en route, gagnant le Rhin, puis la mer du Nord pour entreprendre la périlleuse traversée de l'Atlantique. Au Brésil, près de Rio de Janeiro, une colonie leur était promise par le roi du Portugal. C'est leur histoire tourmentée que raconte Henrique Bon (1952) dans ce roman paru en 2008 sous le titre *A Noite dos Peregrinos* et que les Editions Faim de Siècle proposeront au lectorat romand en 2017. Brésilien, descendant lui-même d'un colon parti de Genève, Bon brosse dans ce roman historique, après avoir longuement étudié les archives existantes, le destin tourmenté de ces Suisses qui tentèrent l'aventure et créèrent non sans peine Nova Friburgo. A travers la figure d'Henri Cougnard, le lecteur (re)découvre aussi la question de l'esclavage qui se posa aux colons helvètes qui désiraient réussir à tout prix, défrichant un pays dont l'histoire et les dimensions paraissaient exiger l'usage de cette main-d'œuvre.

Simon Roth
www.faimdesiecle.ch

A partir de là et durant une longue période, les jours s'écoulèrent dans une noire tristesse. Cougnard vécut dans une complète indifférence la crise dans laquelle s'enfonçait le pays, l'abdication de l'Empereur et la brève phase troublée de la Triple Régence provisoire. Il traversa cette période en noyant sa souffrance dans le travail, comme si son corps même se nourrissait de cette espèce de silencieuse obstination. Ce n'était pourtant pas de la léthargie. C'était en réalité tout le contraire. Durant presque deux ans, il resta reclus sur ses propres terres, sans faire une seule visite à aucun de ses voisins, sans franchir même les limites de sa fazenda, mais sans cesser de s'atteler aux tâches les plus obscures, avec une ardeur chaque matin renouvelée. Cela lui permit de garder son équilibre et l'empêcha de s'abîmer tout entier dans les mailles de la plus destructrice et crépusculaire tristesse.

A aucun autre moment, avant ou après la mort de Marie, il n'était davantage monté à cheval et avec une telle furieuse détermination. Il s'exposait plus longtemps au soleil et, ambitionnant d'augmenter la surface de sa plantation, il donnait ses ordres à ses esclaves avec plus d'acharnement et de rigueur. Emporté par une énergie insoupçonnée, il accompagnait le chef d'équipe açorien et les captifs jusqu'aux limites du nouvel essart. La cognée à la main, il participait même à certaines coupes. Il cherchait par ce biais à endormir ses sentiments par l'épuisement de son corps. Sur les fronts de taille, où les végétaux abattus avaient séché, il se lançait fébrilement dans la tâche primitive du brûlis. Préfigurant le soleil couchant, le rougeolement de l'horizon était annoncé à des lieues à la ronde par l'explosion métallique des boqueteaux de bambous et par les criailles désespérées des perroquets. De temps en temps, on perdait le contrôle sur les éléments et tous les efforts visaient à contrôler l'avance du feu. On aménageait des coupe-feux, qui protégeraient les plantations. Ils assistaient avec fascination à ce bal corrosif et dévastateur. Le Genevois avait abandonné son projet d'amasser une grande fortune qui lui permettrait un retour triomphal dans son pays d'origine. Il cherchait plutôt à s'abrutir désespérément dans l'action.

La plupart du temps, il se levait dès les premiers signes d'une clarté à peine naissante. Les furtifs rayons d'une faible lumière, traversant les brumes qui s'écoulaient de la montagne vers les vallées, découpaient les contours des cimes alentour. Devant elles s'étalait la forêt, menaçante, parsemée de pièges cachés sous les feuilles en décomposition et d'animaux invisibles, velus et rampants. Elle était remplacée progressivement par la monotonie apaisante et disciplinée des rangées de caféiers. Bientôt, on le voyait arriver sur la véranda, amaigri mais stoïque, sublimant la bourrasque qui le rongait de l'intérieur. Elle transparissait pourtant dans son visage fermé, dans ses gestes contenus, dans ses ordres cassants. Pendant ce temps montait vers la véranda une espèce de lamentation, une mélodie inintelligible issue – comment le savoir? – des forêts de Guinée ou des savanes d'Angola. Ensuite, des silhouettes noires et à moitié nues, ondulant au milieu de la brume, quittaient la senzala et se rassemblaient sur le terre-plein. Il n'y en avait pas plus de cinquante, ce qui épargnait au contremaître un comptage rigoureux. C'étaient presque tous des Africains. Ils arrivaient encore en masse, bien que le marché ne connaisse plus qu'une faible et lente croissance, car le produit était cher et incertain. Ils venaient de Cabinda, du Mozambique, du Congo. D'une certaine manière, c'étaient des étrangers comme lui, pensait parfois Cougnard. Leurs mélodies évoquaient peut-être un temps qui ne reviendrait pas. Ces chants exprimaient aussi une absolue absence d'espérance.

Les plus vieux d'entre eux, dont le dos portait souvent des marques de flagellations, n'avaient qu'une quarantaine d'années, mais en paraissaient quasiment le double. Leur quotidien ne variait guère, à l'exception des dimanches et des fêtes religieuses, observées avec une scrupuleuse rigueur par les voisins portugais et brésiliens. Ceux-ci semblaient faire preuve de tolérance envers l'étranger. Mais, dans leur for intérieur, ils étaient toujours prêts à se gausser des mœurs de cet homme blond, qui parlait un portugais claudiquant et professait une hérésie que la Constitution de 1824 avait juste tolérée.

Plongé dans les défrichages, Cougnard, entouré de ses Noirs, était enivré par un enthousiasme fébrile et primitif, emporté par le vacarme des arbres centenaires s'abattant sur le sol, entraînant dans leur chute un enchevêtrement de lianes, de bromélias et d'épiphytes. Au brouhaha confus des oiseaux succédait un silence de mort. Alors il se sentait comme une sorte de chef tribal, étranger à la civilisation et à tout ce qu'elle représentait. Il aurait pu chanter et danser au son de tam-tams imaginaires, comme il avait vu faire quelquefois ses esclaves à la senzala ou aux fêtes des Rois, mais il se contenait. Là-bas, avec ses Noirs et sa hache, ou devant la chaleur des brasiers, il les englobait durant de brefs instants dans son propre exil. Il les humanisait, percevant en eux des réactions qu'il n'avait jamais remarquées jusque-là à cause de la distance qui les séparait. Il voyait leur regard soumis, comme celui des enfants, ou craintif devant l'imprévisibilité de leur maître. Chez certains, il percevait aussi une haine silencieuse, une attitude de défi rentré, un dernier reste d'orgueil. La fatigue, la désespérance ou le *banzo* en avaient réduit d'autres à la capitulation absolue. Il les appelait par leur prénom, découvrant sur leur visage une sorte de remerciement pour la déférence qu'il leur témoignait. Le jour passait ainsi. Puis la fin de l'après-midi les ramenait, qui à la grande maison, qui à la senzala, deux univers cloisonnés par la barrière infranchissable qui séparait les Blancs et les Noirs. C'était comme cela depuis la nuit des temps, de par la volonté irrécusable du Créateur. Cela convenait d'ailleurs parfaitement aux Portugais.

C'est pourquoi, à l'exception des dimanches et de certains jours vénérés par la religiosité ibérique, tout recommençait chaque matin, comme si quelque génie pervers les avait condamnés à accomplir à tout jamais la même tâche: arracher au sol des grains de café. Le travail reprendrait dès les premiers rayons de l'aurore. Encore tout étourdis par la fatigue du jour précédent, les Noirs quittaient la senzala et se rassemblaient sur le terre-plein. Ils entonnaient les mêmes cantiques venus de leur Afrique éternelle, un continent perdu quelque part au-delà de l'océan. Les mélodies enflaient peu à peu jusqu'à parvenir au Genevois, penché sur la balustrade de la fenêtre au premier étage de la grande maison. Il était déjà debout, comme un propriétaire contrôlant son troupeau. Dès ce moment, les engrenages d'un temps qui tournait en cercles concentriques, prisonnier d'un invariable mécanisme, se remettaient en mouvement.

Mais si les journées des esclaves étaient toujours les mêmes, Cougnard, sans qu'il sache ni comment ni quand cela était arrivé, avait changé. Il n'était plus le jeune calviniste qui avait quitté Genève à vingt ans. Maintenant, à un peu plus de trente ans, enraciné dans ce pays, il avait fait sienne la pratique de l'exploitant lusitanien et il y souscrivait sans aucune retenue, en colonisateur converti à la logique implacable des tropiques. Il avait fait l'expérience jusqu'à plus soif du pouvoir sur son semblable, avec ses bons et ses mauvais côtés. Il était maintenant le maître de ces hommes et de leurs destins.

Anne-Lise Rod

Eclats de vie



Hélice Hélas

« *Eclats de vie*, recueil de nouvelles d'Anne-Lise Rod paraîtra dans notre nouvelle collection « Blanc lait ment ». La première collection d'Hélice Hélas qui joue sur l'émotion... Nous avons décidé de publier ces récits car ils proposent des descriptions des conséquences de meurtres, de crimes, de suicides, de séparations, de secrets de familles et d'incompréhensions diverses, de rencontres entre des personnages au destin à la fois improbable et ordinaire. Une telle accumulation ou cascade d'évènements désagréables, pénibles, provoque évidemment désarroi et souffrance mais semble engendrer autant de rencontres positives. Quelqu'un se trouve là déjà pris dans les rets d'un des personnages ou arrive, non en sauveur, mais en éclaircur tâtonnant ou éclairagiste, narrateur ou narratrice qui va parfois faire surgir le soleil. Et cela ne change sans doute pas ce monde cruel, celui dans lequel nous vivons, mais le recadre en consolant, réchauffant, rachetant. Des histoires de rédemption, contées en petites phrases qui mènent lecteur ou lectrice de la noirceur, du malentendu vers la lumière réconfortante. Le dit contre le non-dit. Les thèmes du roman feuilleton du XIX^e siècle repris et mis en lumière, les secrets désocultés.

Pierre Yves Lador
www.helichehelas.com

Les deux confrontations avec le juge et les avocats aboutissent à la décision qu'Anne la mère biologique peut partir avec Daniel. Judith ne desserre pas les dents depuis notre sortie de la salle d'audience.

Nous rentrons à la maison et je parle à Daniel. Judith est effondrée. Notre fils joue avec son train. Il place un avion sur une piste qu'il a préparée avec ses legos.

– Voilà, au revoir papa Pierre et maman Judith.

Judith le prend et le serre contre elle. Daniel se débat.

– Puisqu'il n'y a rien à faire d'autre, je préfère aller en Egypte.

– Non! crie Judith

Elle s'enfuit dans sa chambre. Je prends Daniel sur mes genoux.

– Ta maman Anne dira le jour du départ. Nous t'accompagnerons à l'aéroport et j'espère que tu seras bien là-bas. Anne m'a promis de m'écrire. Tu feras un dessin peut-être!

– Est-ce qu'Anne est gentille?

– Oui, je pense. En tout cas elle a envie de l'être.

Anne m'avertit au bureau que le départ aura lieu samedi. Il nous reste deux jours à passer ensemble avec Daniel. Je fais ses bagages. Judith reste couchée dans la chambre sans bouger. J'ai pris quelques jours de congé pour m'occuper de ce départ. J'emmène Daniel au parc et lui raconte les étapes de notre vie. Il court vers la balançoire et je l'envoie aussi haut que possible. Lors du dernier repas du soir, Judith vient à table, défaite, presque indifférente. Je raconte à Daniel le Nil, les mosquées, les tombeaux des pharaons. J'essaie de lui donner le plus de soleil possible.

Le lendemain, nous nous rendons à l'aéroport. Anne et Mohamed sont là. Je tiens Daniel par la main, Judith se place en arrière.

– Voici, Anne, votre fils.

– Merci, Pierre. Promis, je vous écrirai.

– Nous ferons notre possible pour rendre Daniel heureux, ajoute Daniel.

Nous nous quittons. Judith embrasse Daniel du bout des lèvres. Elle est vraiment lointaine. A quoi dois-je m'attendre? Arrivée à la maison, elle éclate.

– Pierre, ton attitude est incompréhensible. Je te déteste. Tu n'as pas su protéger Daniel.

– Qu'aurais-je pu faire de plus?

– Tout mettre en branle pour garder Daniel et tu n'as rien accompli!

– Mon amie, la mère a tous les droits.

– Ne suis-je pas sa mère?

– Sa mère d'adoption et de choix.

– Tu m'as fourrée dans cette histoire et Daniel est mon amour. Je n'ai plus rien. Rien.

Elle crie et se tape la tête contre le mur. Je l'arrête avec force et l'exhorte au calme. Son regard est halluciné, elle n'est plus elle-même.

– Fous le camp. Je ne veux plus te voir!

Il n'est pas question que je m'en aille en ce moment, même si j'en ai bien envie. Judith est au plus mal. Je lui propose un somnifère qu'elle finit par accepter. Épuisé, après l'avoir entendue s'endormir, je me retrouve face à une solitude sans nom. Je téléphone à Jerry pour lui raconter les au revoir et l'attitude de Judith.

– Courage mon vieux! Les choses se tasseront peut-être.

– Je n'en suis pas sûr.

Au milieu de la nuit, Judith me réveille.

– Où est Daniel?

– Tu le sais bien, nous l'avons conduit à l'aéroport.

– Je veux Daniel. Je me lève pour la reconduire à sa chambre.

– Non, je veux Daniel.

– Judith! Il est parti avec Anne et Mohamed pour l'Egypte.

– Je veux le voir, lui parler, l'embrasser.

– Judith ce n'est pas possible maintenant. Elle me frappe à toute volée, hors d'elle-même. J'appelle le médecin. Il vient et lui fait une piqûre de tranquillisants.

– Pierre, rappelez-moi demain.

Au matin Judith est inatteignable. Elle regarde le plafond. Elle semble partie dans le néant. Je n'ose la laisser seule. J'appelle une de ses amies. Au soir, l'amie est partie. Judith a déchiré ses vêtements. Je la trouve devant la cheminée où les flammes brûlent son manteau, ses robes, ses souliers...

– Judith, où es-tu?

– Je vais mourir. Pourquoi ces habits!

J'appelle à nouveau le médecin. Il décide de l'hospitaliser en milieu psychiatrique. Je fais sa valise et l'accompagne. Le médecin directeur de l'hôpital prend un ton rassurant.

– Nous allons nous occuper d'elle. Racontez-moi ce qui lui est arrivé. Je m'exécute.

– Oui, c'est un deuil impossible. Nous allons essayer de l'aider. Revenez demain.

Je me dis que Judith devient folle, de douleur, de colère. Que puis-je faire? Je tourne en rond dans l'appartement jusqu'à ce que le téléphone sonne. C'est Anne.

– Daniel est couché. Il est calme. Il va découvrir son nouveau pays. Est-ce que ça va?

– Non, Judith a été hospitalisée, c'est insupportable pour elle.

– Cela passera Pierre.

– Je ne sais pas.

– Je ne peux parler plus longtemps. Mohamed m'attend.

Je me sens vraiment mal. Ma vie en débris me saute à la gorge. J'essaie de regarder la télévision, mais je ne suis pas là. J'ai peur. Peu de la folie et de la violence de Judith. Je vais la voir tous les jours à la fin de la journée. Elle est apathique dans son lit. Le médecin me dit qu'elle est sous le choc du départ de Daniel et qu'il faudra du temps. Son regard est hostile, j'ai peine à le soutenir. Un soir, à son chevet, je lui prends la main. Elle la retire.

– Tu n'as rien fait pour empêcher ce désastre!

Elle se retourne vers le mur. Je suis totalement impuissant et extrêmement malheureux.

*

Judith se jette de la fenêtre du troisième étage de l'hôpital psychiatrique. Le médecin m'avertit qu'elle est entre la vie et la mort. Je me précipite pour la trouver défigurée et inconsciente. Elle meurt durant la nuit. Je suis resté auprès d'elle. Sans un mot elle est partie. Je mets mon manteau et m'en vais dans le petit matin. Une lettre d'Anne m'attend à la maison; « Tout va bien. Daniel s'attache aux deux fils de Mohamed. Il ne parle pas de vous. Donnez-moi des nouvelles mais je suppose qu'il y pense. » J'écris que Judith s'est défenestrée à l'hôpital et que je me retrouve seul. Je dis mon espoir que Daniel se sente le mieux possible. Je me demande comment lui communiquer la mort de Judith. Je propose de lui en parler ensemble quand elle reviendra en France si ce n'est pas dans trop longtemps.

Rolf Doppenberg

N(ad)or



Le Miel de l'Ours

*Le poète traverse les territoires,
s'approprie les signes,
s'immerge dans les langues,
accueille les voix*

« Invité à Nador, au Maroc, dans le cadre d'un festival de poésie, Rolf Doppenberg restitue, dans un recueil éponyme, ses chocs lumineux. Pendant (et avant) le voyage, la nécessité fond en lui. Il se plonge, toutes affaires cessantes, toutes antennes dehors, dans la découverte. Quelque chose, une part intense, un désir vif, s'éveille. Se fondre dans le paysage. Le traverser. Entre carnet de route, journal intime et poème, Rolf Doppenberg sème des paroles d'immersion, des grains de voix d'en dedans – et de là-bas. De cette plongée, descente au cœur de lui-même et du lieu, il nous rapporte un récit savoureux, vivifiant. Avec *N(ad)or*, le Miel de l'Ours fête son 50^e recueil.

Patrice Duret
www.mieldelours.ch

N(ad)or ن(ا)ور

الذين يمشون على الارض هونا

سورة الفرقان

«... ceux qui marchent tout doucement sur la terre...»

Sourate «Le Discernement»

I. L'Avant-Nador

1^{er} jour d'avant

En consultant une carte de la région de Nador, c'est d'abord une étendue bleue qui attire l'attention, portion d'un disque comme une coupe inclinée vers le nord-est. Une longue ligne de sable la sépare de la mer Méditerranée. C'est la lagune de Nador. Lagune-berceau qui a enfanté la ville.

*

Nador j'apprendrai
ta topographie de rives

(...)

Nador enlagune-moi

*

Miroir de l'œil I

*On marche sur les eaux de la lagune
voyez nos traces sur l'eau
elles restent un moment
rémanence de nos pas
puis elles s'estompent
un chemin sur l'eau
parti du rivage de Nador*

*

2^e jour d'avant

Nador approche
ville entière au bord de la lagune
je ne la connais pas encore
mais elle est déjà entrée en moi

(...)

3^e jour d'avant

A la bibliothèque

Trois femmes voilées, l'une d'un foulard rose, l'autre vieux rose et la troisième bordeaux, devisent en silence. Elles devisent en sourires, oui une conversation de sourires, de sourires-murmures; entre elles et autour d'elles un champ de lumière.

(...)

II. Nador est là

1^{er} jour sur place

mercredi 25 mai 2016
Aéroport, Porte D10
à l'embarquement

Les passagers passent un à un par le portique d'embarquement. Juste à côté de moi, une femme avec qui s'engage un brin de conversation. Hasard de la rencontre. Elle me dit qu'en arabe le destin se dit «qader».

La racine du mot est formée de trois lettres: q-d-r – ر-د-ق

القدر

al-qader

Le destin: ce qui survient.

(...)

Aéroport de Nador

حداي

Haddaoui

Il est venu me chercher à l'aéroport. Une carrure imposante, une sérénité rare. Je l'apprendrai plus tard, il est versé dans les arts martiaux, 2^e dan de karaté, ceinture noire de kong fu selon la voie vietnamienne du Vou Dan, auparavant boxeur et haltérophile. Mais c'est bien sa douceur, certes alerte, mais paisible, qui *frappe*. Un lion bienveillant.

Haddaoui: un «cœur blanc».

Cœur blanc

qalb abied

قلب ابيض

(...)

2^e jour sur place

jeudi 26 mai 2016,
Quai de la lagune,
soleil levant

Lagune immobile. La langue de la lagune est horizontale. Elle est flèche littorale, une langue seuil vers un au-delà bien plus vaste qu'elle-même.

Survient une barque à contre-jour; c'est un pêcheur, il lance ses filets, exactement dans la réverbération du soleil. Puis s'en va à la rame, trouant doucement l'eau vif argent.

Première vision de la lagune: ce sera cette silhouette dans la réverbération aveuglante du soleil.

(...)

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal

Hôtel La Giralda,
au café, côté cour

«Athni en-naï oua rhani»

« اعطني الناي و غني »

« Donne-moi la flûte, et chante »

A travers les volets ajourés d'étoiles octogonales, une rue tranquille. A la radio, une voix : celle de Feirouz.
Me revoilà ici. Ici : au Maroc. Ici, déjà en Orient. Même si nous sommes dans l'Occident arabe – Al-Maghrib : **المغرب**
Même si Feirouz et Gibran sont du Liban. Ici, dans la langue arabe. Et dans leurs voix sans frontière.

(...)

دينا

Dina

Premier visage d'une femme ici. Dina : d'une vivacité enjouée.
Une femme d'ici : une femme tamazight. Déjà quelques mots révélés de sa langue :

arenboube: le visage.
tfoucht: le soleil. On en sent d'emblée la chaleur.
gjna: le ciel – proche de l'arabe *jenna*: le paradis.
tamghrt: la femme.

Dina : *tamghrt tfoucht*: une femme soleil.

(...)

Divan I
Le soir venu

« أبي اسمي القديم »
« Abi asmi al qadim »

« Mon père est mon ancien nom... »

علية الدريسي البوزيدي

Oulaya Drissi Al Bouzaïdi

Il y a une tristesse dans son visage de lune, comme un air très ancien. Quand elle se met à dire sa poésie, cette lune se lève et se met à rayonner intensément, profondément. Ses rayons nous parviennent en pleine poitrine.
Elle a une pierre noire au front, une perle dans la paume.

(...)

Au fond des yeux I

Nador est triple
Nador est trois

Nador thlatha

ناظور ثلاثة

Nador d'ici,
Nador d'en bas,
Nador d'en haut

Il y a Nador la ville de la lagune
au nord du Rif près de Melilla
c'est Nador d'ici

en dessous d'elle il y a une autre ville
une ville souterraine
c'est Nador d'en bas

au-dessus de Nador d'ici
il y a une troisième ville
une ville dans le ciel
Nador d'en haut

(...)

3^e jour sur place

vendredi 27 mai 2016
chambre 304

علي المخمري

Ali Al-Makhmari

Mon compagnon de chambre. Un regard qui vous saisit d'emblée par sa profondeur. Une présence sondante.
Il vient d'Oman.

Premier mot partagé :

alkalam

le stylo, le *calame*.
Rencontre de plumes.

ال قلم

ata'lm

J'apprends.
Rencontre de langues.

اتعلم

Par la fenêtre, on regarde ensemble la ligne de la flèche littorale qui borde la lagune.

khat

ligne

khat as sama'

ligne du ciel : l'horizon.

خط

خط السماء

On avance par ligne partagée, on commence notre rencontre avec l'horizon. Celui qu'on dépasse. Ensemble.

(...)

Quai de la lagune
Midi vrai

En plein midi avec le vent la lagune devient verte. Lagune aux couleurs changeantes, elle décline toute une palette, du vert midi au bleu couchant, du noir nuit au vif argent du soleil levé.
Langue de lagunes, grammaire de nuances continues.

*

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal

Toujours sur le quai de la lagune, plein soleil.

Aïcha Al Saïfi

عشاء السايفي

السايفي

al saïfi

le sabre

Aïcha Al Saïfi : la femme-sabre. Sabre de bonté. Sacre de rayons : ceux qui émanent de son visage. Elle est ingénieure en construction hydraulique. Elle a travaillé en Hollande. Elle est poétesse. Elle vient du Sultanat d'Oman.

الخليج

al khalij

la lagune

C'est là que nos visages se sont croisés. Au bord de la lagune vert midi.

Deux mots,
deux mots proches :

الصورة

as s'oura

l'image, la photo

لسورة

as soura

la sourate

Juste un « s » de différence.
En arabe, il y a deux lettres pour le « s » : le « sin » – س et le « sad » – ص, plus charnu.
Elles distinguent ici deux mots proches :
L'un image du réel,
l'autre image de l'outre-réel.
Deux mots qui nous ont rapprochés.

J'ai pris une photo d'elle.

(...)

Divan II
Le soir venu

حسن طلب

Hassan Teleb

Un visage d'une rare avenance ; son regard est nuit : une nuit sans fond, comme un puits où couvent les eaux les plus anciennes, mémoire des plus grandes crues, des plus longs étiages.
C'est de là exactement qu'émerge sa voix, bien antérieure à celle des prêtres des pharaons : elle nous dit la source, elle nous dit l'embouchure. Elle est la musique où naissent Torah, Evangile et Coran.
Sphinx à la fois muet et volubile, il dévoile les signes gravés, raconte la vie cachée des violettes et traces les lettres de mondes encore enfouis.

(...)

4^e jour sur place

samedi 28 mai 2016
Quai de la lagune au matin

Nous étions trois, Oulaya, Ali et moi. Le soleil du matin rayonnait dans nos poitrines. Oulaya courait sur le quai de la lagune. Elle courait de joie, un jeu de joie. Elle courait la joie, oui une déclinaison de la joie au pas de course. C'est notre joie triple qui courait.
Et d'un coup elle tombe.
Nous voilà à l'hôpital. Rayons X. Elle est blessée au talon d'Achille.
Le médecin s'appelle aussi Ali. Il sait nous reconforter.
Un tendon clé a soudé notre amitié.

Suis repassé à l'endroit où elle avait couru sur le quai de la lagune où elle était tombée je la revois tomber mais elle ne tombe pas au sol elle tombe vers le haut oui je la vois s'envoler elle rit en tombant vers le haut sa chute vers le haut est rire Ali et moi sommes stupéfaits de la voir tomber vers le haut en riant alors nous rions aussi rions d'émotions là sur le quai de la lagune là sur la corniche de Nador

et maintenant à cet endroit il y a toujours un rire un rire qui vient d'en haut quand les gens passent ils entendent ce rire venu d'en haut ils sont stupéfaits et ils se mettent à rire c'est l'endroit du rire à Nador

(...)

7^e jour sur place

mardi 31 mai 2016

Suis repassé à l'aube au bord de la lagune. Personne, si ce n'est un mendiant qui dormait au pied d'un palmier. C'est l'heure du silence lagunaire, où la ville entière inspire lentement avant de se mettre en branle. Tout près de l'eau, vers le petit port, quelque chose bouge sur le rocher ; je m'approche, la lueur de l'aube est encore faible, mais je le distingue : la carapace luisante, les pinces hérissées de poils drus, l'œil proéminent, il se tient immobile dans l'anfractuosités : le crabe de la lagune. Comme un très ancien compagnon, parmi les premiers habitants d'ici.

*

Alexandre Friederich	art&fiction
Fred Bocquet	Cousu mouche
Pascal Rebetez	éditions d'autre part
Isabelle Langerome	Editions Pierre Philippe
Tomaso Solari	Encre Fraîche
Henrique Bon	Faim de siècle
Anne-Lise Rod	Hélice Hélas
Denise Muth	Torticolis et Frères
Christophe Rey	Editions Héros-Limite
Emily Kendal Frey et Nicolas Bertholet	le renard par la queue éditions
Bruno Pellegrino	Paulette éditrice
Cédric Segapelli	éditions des sauvages
Rolf Doppenberg	Le Miel de l'Ours

Retrouvez les portraits de ces maisons d'édition dans deux parutions du *Persil*,
« Editions originales », n° 70-71-72, septembre 2013 et « Editions originales II »,
n° 94-95-96, décembre 2014, ou sur www.viceversalitterature.ch/analysis.



le persil journal, numéros 135-136, janvier 2017

Réalisation : Vincent Yersin & Daniel Vuataz, avec l'aide des maisons d'édition

Dessins : Jan Abellan (à l'exception des pp. 16-17 par Nicolas Bertholet)

Mise en page : Daniel Vuataz

La police de caractère utilisée pour les titres, « Caslon mag », a été créée par Jan Abellan

Les auteur-e-s gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal le persil
Marius Daniel Popescu
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
Tél : +41 21 626 1879
Email : mdpecrivain@yahoo.fr
Abonnement, 12 numéros : CHF 55.-
Compte postal : 17-661787-4

Association des Amis du journal le persil
Président : Giuseppe Merrone
Vice-président : Dominique Brand
Secrétaire : Vincent Yersin
Caissier : Daniel Kamponis
Email : lepersil@hotmail.com
Compte postal : 17-743406-0

Ce numéro double a été publié grâce au soutien

de Sandoz - Fondation de famille, de la Fondation Jan Michalski,
de Pro Helvetia - Fondation suisse pour la culture, du Canton de Vaud,
de La Loterie romande et du Pour-cent culturel Migros

Imprimé en Roumanie par S.C. TIPOTEX S.A. Tirage : 1100 exemplaires